


## Trois professeurs soldats <sup>1</sup>

UAND l'historien des moeurs veut étudier quelqu'un de ces grands mouvements qui bouleversent un peuple ou parfois l'humanité entière, son premier souci, au milieu de la complexité des faits, des idées et des âmes, est de choisir des témoins. Il y a des hommes qui représentent leur groupe, qui pensent pour leur pays, sur la pensée et la vie desquels d'innombrables hommes s'efforcent de régler leur pensée et leur vie. C'est à ceux-là qu'il faut s'adresser pour comprendre la signification des faits. Et voilà pourquoi nous interrogerons ce soir trois acteurs du grand drame qui se joue depuis plus de trois ans sur le sol de France; modestes tous les trois par le rang subalterne qu'ils occupaient, mais très grands au regard de l'esprit, car, après avoir fortement pensé leurs convictions religieuses et patriotiques, ils ont lutté pour elles jusqu'au suprême sacrifice. Ce sont des témoins; et puisque tous trois sont morts pour la sainte cause qu'ils défendaient, il n'est que juste de leur appliquer la

---

<sup>1</sup> Cette étude sur trois professeurs soldats, que M. René Gautheron, le distingué professeur de littérature française à l'Université Laval de Montréal, a donnée en conférence, à la Bibliothèque Saint-Sulpice, le 30 octobre dernier, est pour nous et nos lecteurs une riche aubaine. Que M. le professeur veuille bien accepter tous nos remerciements. Successivement, M. Gautheron avait entretenu ses auditeurs de Joseph Lotte, professeur au lycée de Coutances, mort au champ d'honneur le 27 décembre 1914, de Maurice Masson, professeur à l'université de Fribourg, mort au champ d'honneur le 16 avril 1916, et de Philippe Gonnard, professeur au lycée de Lyon, mort au champ d'honneur le 29 octobre 1916. Nous publions aujourd'hui ce qui a trait à Joseph Lotte. Nous donnerons, dans nos prochaines livraisons, les deux autres parties — sur Maurice Masson et Philippe Gonnard — du travail de notre estimé collaborateur.

parole de Pascal : " Je crois volontiers des témoins qui se font égorger. "

Si d'ailleurs, parmi tant d'autres qui ont tout donné de la même manière pour les mêmes idées, je les ai choisis tous trois dans l'Université de France, c'est que chacun parle de ce qu'il connaît le mieux ; que ces trois-là sont parmi les saints de notre chapelle ; que, pour préparer ce que j'ai à vous dire, j'ai revécu les plus belles années de notre austère et magnifique jeunesse.

Tous trois écrivaient bien. Ils avaient cette vibration particulière de l'âme qui fait que l'on possède un style à soi. Et vous l'éprouverez tout à l'heure, quand je leur demanderai de parler. Mais ce serait singulièrement rétrécir notre sujet que de nous tenir dans les limites d'une étude littéraire. A travers leurs écrits, dans le témoignage de ceux qui les ont connus, dans la résonnance de mes propres souvenirs, c'est le secret de leur vie intérieure que nous nous efforcerons de surprendre.

C'est une étude d'âmes que nous allons faire.

### JOSEPH LOTTE

Le plus âgé des trois, lorsqu'il tomba au champ d'honneur, avait trente-neuf ans. C'était notre aîné. Il était même devenu, pour beaucoup d'entre nous, une façon de directeur de conscience. Vous allez voir comment.

Il y a sept ans déjà, au mois de décembre 1910, un très grand nombre de professeurs de l'Université de France recevaient une lettre imprimée qui commençait par ces mots :

Mon cher collègue,

Je viens vous prier d'adhérer au " Groupe des professeurs catholiques de l'Université " qu'avec quelques amis nous nous proposons de fonder.

Nous nous groupons... afin de créer entre nous, dont beaucoup s'ignorent les uns les autres, un lien d'amitié, une aide mutuelle de foi et de prières.

Cela était signé : Joseph Lotte, professeur de sixième au lycée de Coutances.

Le langage était nouveau. Il ne s'agissait pas d'un groupement professionnel pour la défense de nos intérêts et privilèges. Il ne s'agissait même pas d'une société intellectuelle, d'un cercle d'études et de vaines discussions. Non ; ce que voulait fonder ce professeur de grammaire, c'était un centre de vie spirituelle et religieuse intense : rien de plus mais rien de moins. Une dure expérience lui avait appris que la pensée n'est qu'un des aspects de la vie, qu'avant toute chose il importe de vivre sa foi et de se soutenir les uns les autres. Pour dégager le sens de l'action qu'il se proposait d'exercer, il n'allait pas chercher dans Bossuet, dans saint Thomas ou dans saint Augustin, quelque belle devise à la louange de la raison humaine ; non, il pénétrait directement au coeur de la vie chrétienne et arborait à la première page du modeste bulletin, qui devait être pour ses fidèles le signe de ralliement, cette parole de saint Jean : " Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car la charité est de Dieu ; et toute personne qui aime est née de Dieu et connaît Dieu. "

Qu'était-ce donc que ce nouvel apôtre et d'où venait-il ? Comme beaucoup d'apôtres, il venait de très loin. Mais voyons-le d'abord.

Joseph Lotte était, dans sa trente-cinquième année, un homme de belle stature, à la barbe très noire, aux traits fermes et réguliers, au regard loyal et doux, au rire mâle et franc. Il respirait l'énergie et la santé de l'âme. Une sensibilité vibrante mais pas de rêverie. On l'eût pris pour un de ces Français du midi en qui revit l'atavisme latin. Pourtant, Breton par son père, Normand par sa mère, il appartenait doublement à la France occidentale.

Il était fils d'un officier mécanicien en chef de la marine. Ses cinq frères étaient officiers. Seul de sa famille, il avait préféré la vie de l'étude à celle de l'action. A l'âge de dix-neuf ans, il était venu de sa province au collège Sainte-Barbe, pour se préparer à l'Ecole normale.

Il avait manqué le concours d'entrée à l'Ecole, mais il avait rencontré Péguy, et cette rencontre avait décidé de sa vie entière.

Lorsqu'on écrira l'histoire de notre temps, beaucoup de gens seront stupéfaits de voir l'importance de certains hommes dont ils avaient à peine entendu prononcer le nom. Je ne crois pas qu'il soit possible d'exagérer l'influence de Péguy sur notre jeunesse. Même ceux qui aimaient le moins la végétation broussailleuse de son style puissant n'échappaient guère à l'emprise de sa pensée.

Or, en 1895, Péguy était incroyant. Naïvement confiant dans les destinées de la science qui devait organiser le monde sur un plan nouveau, il avait remplacé son catholicisme natif par une espèce de socialisme mystique et poétique. La religion qu'il avait adoptée était celle du salut temporel des masses plongées dans l'ignorance et la misère imméritées. Il y consacrait toute l'ardeur de ses vingt-quatre ans. " La première fois que je le vis, dit Lotte, il détruisit du coup le concept de l'élégance normalienne qu'en ma province j'avais complaisamment formé. C'était un homme petit, carré d'épaules, serré dans un veston étriqué, d'énormes souliers ferrés aux pieds, un étroit chapeau mou sur la tête, une face claire de paysan où brillaient deux yeux aigus... " Il me faut de l'argent, disait Péguy, pour la grève de... " Il y avait toujours une grève quelque part, et il fallait toujours de l'argent à Péguy. " Lotte fut séduit par ce prophète mal vêtu qui demandait de l'argent pour les autres. Il le suivit dans la voie déserte du socialisme désintéressé. Mais il lui fallait une

métaphysique, une conception du monde et de la vie. Péguy ne lui en fournissant pas, il s'adressa à Lucrèce : " Nous nous affirmons, dit-il, matérialistes et athées pour mieux marquer l'abîme qui nous séparait du catholicisme. "

Ses aspirations vers la justice trouvèrent bientôt un emploi inattendu. Dès que la culpabilité du capitaine Dreyfus eut été mise en doute, Péguy se lança à corps perdu dans la bataille. " Il ne voulait pas, disait-il, que la France, en endossant une injustice, fût constituée en état de péché mortel. " Lotte le suivit. J'imagine que, dans cette aventure, ils coudayèrent bien des gens qui ne leur plaisaient pas. Comme je les revois leurs compagnons d'alors ! Ils affluaient de Russie, de Suisse et de Norvège ; d'Allemagne surtout. Ils venaient exploiter notre générosité naïve, notre hospitalité et nos fautes. Ils fouillaient, de leur grossière curiosité, nos affaires de famille. Ils se nommaient Brandès, Nordau, Bjoernson... Tous ceux d'entre eux qui survivent sont aujourd'hui ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être : les plus féroces ennemis de la France.

Tant qu'il y eut des coups à recevoir, Lotte et Péguy demeurèrent au poste de combat. Et ils eurent enfin la joie d'assister au triomphe de leurs idées. Mais la joie fut courte. Bientôt ils s'aperçurent que leurs camarades avaient combattu non pour la justice mais pour le pouvoir, et qu'ils retournaient contre l'Eglise, ses chefs et ses membres, les procédés injustes dont le capitaine Dreyfus avait été victime. Péguy se retira écoeuré ; Lotte le suivit, comme toujours. " Nous autres, écrivit-il plus tard, nous luttions contre l'injustice de la raison d'Etat pour un innocent illégalement condamné ; nous étions trop Français pour admettre que le salut de la France exigeât le supplice d'un innocent. Nous combattions pour la France autant que pour la justice. Or quelle ne fut pas notre infortune ! A peine vainqueur voilà que le dreyfu-

sisme, par un retournement subit, exerça contre la justice et la France les plus mortelles atteintes... Quelle faillite, quelle sale et frauduleuse faillite!

Du moment où l'Eglise fut persécutée, elle cessa de lui être antipathique; mais pour vous faire mesurer la distance qui le séparait du sanctuaire, il suffit de dire qu'en ce temps-là il ne faisait pas baptiser ses enfants.

Pourtant des inquiétudes graves tourmentaient son esprit. D'abord il constatait que l'affaiblissement de toutes les énergies nationales, que la diminution de la fierté française allait de pair avec la guerre au christianisme. Or il n'avait jamais cessé d'être ardemment patriote. En 1905, au lycée de la Roche-sur-Yon, ayant été chargé du discours de distribution des prix, il fit de son année de service militaire, une évocation joyeuse et d'autant moins attendue qu'il avait choisi un sujet dont l'énoncé, à lui seul, provoque le bâillement: " Les théories du comte de Gobineau sur l'inégalité des races humaines. " Vous savez que ce diplomate français, qui est considéré en Allemagne comme un grand philosophe, divise l'humanité en quatre catégories: les brutes, qui sont l'immense majorité, les drôles qui les exploitent, les imbéciles qui les gouvernent, et enfin l'élite, les fils de roi qui se tiennent à l'écart. Or écoutez de quel ton allègre le grammairien Joseph Lotte, sergent de l'armée territoriale, va nous montrer que, dans l'armée, les fils de roi surgissent du milieu de ceux que Gobineau appelle dédaigneusement les brutes.

" Il y avait dans mon peloton, dit-il, un groupe de cinq amis, de cinq " poteaux ", comme l'on dit là-bas, de poteaux fermes et droits comme des hêtres. Je compris par eux cette idée gobinienne que l'élite est tout, la masse, rien, et que la masse ne vaut que par l'élite qui l'anime. Combien de fois, à la fin de longues marches, en manoeuvres, lorsque les dos s'arrondissaient sous la tension du havresac, que les jambes

molles s'allongeaient sans énergie sur la route et que dans toutes les têtes alourdis une seule image subsistait encore, celle de la grange hospitalière et des bottes de paille luisantes où on allait bientôt s'étendre, combien de fois une voix jeune, claironnante, vibrante de vie et d'entrain, a balayé, comme un coup de vent frais, la fatigue appesantie sur les membres ! Certes ce n'était pas la chanson qui produisait ce miracle : la chanson était généralement stupide. Mais pourquoi les pieds écorchés frappaient-ils fermement le sol ? D'où venait cette force qui levait les têtes pendantes et cambrait les reins harassés ? Elle venait de la voix claire des fils de roi épars dans la section. C'était leur force à eux qui rayonnait, leur énergie surabondante qui s'infusait dans les muscles épuisés des "brutes" ; c'était leur âme joyeuse, altière, indomptable, qui nous versait le bon cordial, l'âme du charbon LeGouillec, du serrurier Yaouang, de l'électricien Rabatel, et surtout du noble et grand Pétour, maraîcher de Roscoff, caporal de la huitième escouade, le plus puissant fils de roi que j'aie jamais admiré. "

L'intelligence de ces réalités qui se nomment la patrie et l'armée, et, d'une façon générale, le goût de la réalité, prédisposait Lotte à comprendre cette autre réalité qui se nomme l'Eglise.

Ce fut, il nous l'a dit lui-même, un travail lent, profond et obscur. Bien des causes y contribuèrent ; mais il faut citer en premier lieu la philosophie de Bergson. Je parle du Bergson de notre jeunesse, de celui qui écrivit l'*Evolution créatrice*. Ce n'était pas alors un auteur à la mode et les dames du faubourg Saint-Germain n'envoyaient pas encore leurs valets de pied retenir leurs places à son cours du Collège de France.

On peut dire de la philosophie de Bergson tout le mal qu'on voudra ; et il est certain en effet que, par sa théorie de

l'intuition, il risque de détruire la valeur objective du raisonnement. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'il a libéré du scientisme de Taine et de l'intellectualisme de Renan quelques-uns des plus nobles esprits que nous ayons connus.

Lotte fut l'un d'eux. Il nous l'a assez dit pour que nous puissions le redire. Bergson lui rendait la liberté intellectuelle. Par sa philosophie de la vie il lui permettait de s'échapper du système clos dans lequel le déterminisme absolu avait enfermé le monde et l'esprit humain. L'âme, la liberté, Dieu redevenaient possibles.

Il ne restait plus qu'à constater que ces possibles étaient réels. C'est encore par la vision directe de la vie que Lotte en acquit la certitude. Lorsqu'il était professeur au lycée de la Roche-sur-Yon, Lotte rencontra Baumann. Emile Baumann, l'auteur de *Trois villes saintes*, de *l'Immolé*, de *la Fosse aux lions*, est un romancier de grande valeur et un penseur profond. C'est surtout un chrétien complet, un chrétien du XVIIe siècle, un peu rude et âpre, qui vit intégralement sa foi. Lotte se dit en le voyant : " Le christianisme vécu, cela existe; donc cela est possible. "

La vie devait continuer d'instruire Lotte et de la façon la plus douloureuse. Au mois de mars 1908, alors qu'il était professeur au lycée de Brest, sa femme mourut après trente jours de souffrances atroces devant lesquelles toute la science des médecins était demeurée impuissante. Dans un récit d'une admirable et sombre beauté, qu'il faudra bien que Baumann publie un jour intégralement, Lotte a raconté à son ami l'agonie d'Henriette. Relisons les dernières lignes de ce document inestimable. Aucune analyse ne pourrait mieux nous faire comprendre l'état d'âme de Lotte à ce moment-là.

" A dix heures, ce lundi, le médecin est venu. Je lui montrai au bras, le long de la veine, une bande bleuâtre et des taches roses éparses sur la peau. Il ne dit rien, et comme elle



recommençait à souffrir, il lui fit une piqûre de morphine. Je compris qu'il abandonnait la lutte...

“ Elle resta quatre jours sous l'influence de la morphine. Elle avait de rares moments de faible connaissance. Je lui fis donner l'extrême-onction. Elle pria.

“ Le matin de sa mort, le vendredi, elle m'appela du geste; elle parlait difficilement. “ Je voudrais des fleurs, ” me dit-elle. J'allai lui chercher des lilas blancs, des oeillets et des roses. Elle les prit sur son lit, y promena les doigts; un sanglot lui serra la gorge, et elle murmura: “ Elles sont bien belles, je ne verrai plus les fleurs. ”

“ Le médecin vint et la piqua à la morphine. A six heures et demie du soir, elle me fit appeler par la soeur. J'étais sorti un moment, je me trouvais seul dans la pièce voisine, je fumais une cigarette. Il faut vous dire que, depuis quatre jours, depuis l'aube incertaine où elle m'avait vraiment parlé pour la dernière fois, toute vie était suspendue en moi. Je mangeais, je fumais, j'allais et je venais; mais je ne sentais plus rien, j'étais sec comme un morceau de bois, je ne sentais mon coeur vivre qu'aux rares instants où elle arrêta ses yeux éclaircis sur moi. Elle m'appela donc à six heures et demie du soir et, m'entourant le cou du bras, elle me dit adieu. Puis elle me fit signe de m'écartier et elle dit des prières avec la soeur. Elle balbutia les dernières paroles, puis prit une respiration plus rauque et perdit connaissance. Elle mourut à dix heures et demie.

“ Voilà, mon pauvre ami. La vie ne nous avait guère été clémente, mais on s'aimait bien, et c'est du bonheur de souffrir ensemble. Maintenant, c'est le grand vide de l'absence éternelle... ”

Le croyait-il vraiment? Avait-il bien regardé jusqu'au fond de lui-même? Il était dit que, là encore, Lotte ne se découvrirait tout entier qu'à la lumière de Péguy. La minute

décisive de sa vie c'est auprès de son ami qu'il allait la vivre. Il nous l'a racontée simplement, à sa manière accoutumée, avec ces détails de vulgaire réalité qui donnent un si grand prix à de tels aveux : " Chaque année, en septembre, dit-il, j'allais voir Péguy. En 1908, je le trouvai couché, épuisé, malade. Toute l'énorme fatigue soutenue depuis douze ans l'écrasait enfin. D'immenses malheurs m'avaient frappé moi-même. Il me dit sa détresse, sa lassitude, sa soif de repos : une petite classe de philosophie dans quelque lycée lointain, près de moi, en pleine province ; il pourrait enfin sans heurts, sans traverses, sans angoisses, produire ce qu'il portait en lui. . . A un moment, il se dressa sur le coude et les yeux remplis de larmes : " Je ne t'ai pas tout dit. . . J'ai retrouvé la foi. . . Je suis catholique. " Ce fut soudain comme une grande émotion d'amour ; mon coeur se fondit, et pleurant à chaudes larmes, la tête dans les mains, je lui dis, presque malgré moi : " Ah ! pauvre vieux, nous en sommes tous là. "

Il en était là par l'esprit, par le coeur et par le désir. Mais pour " en être là " par la volonté, la vie et l'action, il fallut encore près de deux ans.

C'est alors que nous reçûmes la lettre circulaire dont j'ai parlé tout à l'heure.

On a dit que M. Brunetière éprouvait trop vivement le plaisir d'être catholique contre quelqu'un. Du jour où il fut converti, Lotte n'éprouva que le besoin d'être catholique avec tout le monde. Comme il savait bien que ce n'était pas la discussion qui l'avait amené à la vérité, il avait une parfaite horreur de la discussion. Aussi voulut-il que le bulletin qu'il fonda ne fût à aucun degré un organe de polémique, mais tout simplement un foyer de vie chrétienne où chacun apporterait sa bûche. Car ce qui retient souvent à la porte de l'Eglise tant d'honnêtes gens qui pensent, ce sont les vices et les trahisons des croyants. " Il faut être aveugle, disait-il,

pour ne pas voir que l'irréligion est à bout, que nos pauvres frères incroyants en ont assez, qu'ils en sont saouls, qu'ils veulent autre chose. Je les connais, j'étais des leurs. La vue des ruines qu'ils ont accumulées leur serre la gorge; les menaces de l'avenir, qu'ils ont préparé, les épouvantent. Ils se méfient encore des "curés", comme ils disent. On se méfie toujours de ses victimes. Mais nous, les catholiques, ils nous examinent avec sympathie. Plusieurs ont applaudi à notre entreprise, plusieurs sont de nos abonnés. Qu'allons-nous leur offrir? Est-ce en nous la vue de leurs propres infirmités? Est-ce la vue de la vigueur chrétienne?...

"Ce que les catholiques doivent poursuivre, en ces temps d'incroyance et de stérilité, c'est l'enrichissement de leur vie spirituelle. Il faut que chaque catholique devienne un centre de foi et de charité. Les objections, intellectuelles, rationnelles, historiques, prétendues scientifiques, que les scientifiques modernes lancent contre notre religion, tomberont toujours à côté si notre vie témoigne pour elle. Jamais un argument n'a rétorqué un acte. Quand toute notre conduite sera pénétrée de charité, quand nous aurons cessé de nous aimer pour aimer vraiment Dieu et les autres, il est impossible que Dieu ne nous vienne pas en aide et que les autres ne soient pas attirés vers nous."

Lotte avait admirablement bien vu que ce qui nous aliène davantage les esprits ce sont les polémiques inutiles et incessantes; car elles ne se nourrissent que d'aigreur et de méchancetés, car elles ne servent que des intérêts de clientèle et des institutions humaines, non les idées et les âmes. Cette théorie ne manqua pas de déplaire à certains qui vivent de la polémique et sont ravis de se faire détester avec les idées qu'ils prétendent défendre. Mais d'autres, en grand nombre, y trouvèrent la formule de conduite qu'ils rêvaient. Lotte nous citait là-dessus une lettre bien curieuse d'un curé de

campagne. Ce brave homme était ébahi qu'il y eût tant de foi chez les universitaires. (Je crois bien ! Il n'en avait probablement jamais vu un seul, et les journaux de son parti n'avaient pas pour mission de lui apprendre à les connaître !) " L'exemple que donne votre groupement, disait-il, m'a fait réfléchir. Je me demande si nous ne nous sommes pas laissé parfois entraîner à des injustices et, dans nos luttes contre l'école laïque, si nous n'oublions pas trop l'âme des instituteurs. "

C'était à l'âme que Lotte pensait d'abord, à la vie de l'âme. La vie ce n'est pas la formule, ce n'est pas l'étude de la vie, ce n'est pas le raisonnement qui amuse et ne nourrit pas. " Il ne faut pas faire le malin, disait-il. Il faut se regarder d'un oeil naïf, dans sa vie d'homme, dans sa dure vie d'homme, au milieu des obscurités où s'empêtrent nos efforts, des obscurités où tâtonne notre vouloir. Il faut se surprendre dans le tiraillement des tendances adverses, dans ce tumulte des passions les plus sales et des sentiments les plus purs, dans notre égoïsme si ingénieux à se satisfaire, dans notre amour si avide de se donner. Il faut se saisir dans l'irréparable des fautes commises ou des espoirs déçus, dans les misères qui vous serrent la gorge, dans la mort qui vous vide les bras. Alors on n'a pas envie de faire le malin. Car la vie ne nous apparaît plus, ne peut plus nous apparaître, que comme une farce sinistre et l'on sombre dans le désespoir, ou comme une lutte héroïque et l'on tend les bras vers Dieu. "

Voilà pourquoi sans doute il préférait, dans le catholicisme, les grands mystiques aux grands raisonneurs et la liturgie à la théologie. " Nous remarquons, disait-il, que d'un paroissien, il sera toujours aisé de tirer une théologie ; il y suffirait de quelques mois et d'une demi-douzaine de docteurs. Et allez donc tirer un paroissien de toutes les thèses de théologie du monde ! "

N'était-ce pas encore de son ami Péguy qu'il tenait cette

tendance-là ? “ Une parole de saint Louis ou de Jeanne d’Arc, disait Péguy, met tout saint Augustin par terre. ” Il exagèrait évidemment, mais enfin il savait bien ce qu’il voulait dire et que les paroles de Jeanne d’Arc sont la vie jaillissante, tandis que celles de saint Augustin sont le plus souvent une transcription de la vie en style oratoire. Péguy n’aimait pas les docteurs, par haine de ceux qui avaient condamné Jeanne d’Arc en 1431 : “ Ah ! les docteurs ! s’écriait-il. C’était comme de nos jours. Les drôles n’ont pas changé. Jeanne d’Arc apportait une forme de sainteté qui n’était pas étiquetée, cataloguée. Pas une fiche qui correspondent à son cas ! Alors c’était bien simple, c’était une démoniaque. Ah ! les crétins ! Tous les mêmes, ces intellectuels ! ”

Or, parmi ceux qui suivaient avec sympathie le mouvement de Lotte il y avait des intellectuels que ce langage nouveau mettait mal à l’aise. Soyons francs : les premiers numéros du bulletin m’avaient absolument déçu. Accoutumé à la procédure des apologistes traditionnels, j’attendais de belles et impersonnelles dissertations sur les grands problèmes religieux du moment et l’on nous mettait en face d’un tempérament énergique d’apôtre. Je ne tardai pas toutefois à comprendre la valeur unique de ce que Lotte nous apportait : une expérience. Sur l’état d’âme de l’incroyant, il ne fallait pas lui en conter. Il en connaissait la misère pour y avoir passé tout récemment. “ A la suite de ma conversion, écrivait-il un jour, et de l’approbation du bulletin, j’ai reçu de mon vieil ami Brenn une lettre qui me reproche mes *oremus* et mon *reniement*. Cette lettre est remplie d’une hostilité farouche contre notre Eglise : *catholique romain, papiste, Vatican, exclusivisme et anathèmes catholiques, flammes inquisitoriales*. . . . ces mots, à chaque phrase, éclatent comme des injures. Il semble qu’il y ait entre nous haine inexpiable, irrévocable divorce. Eh bien ! j’apprendrais dans huit jours que Brenn

est devenu papiste, que je n'en serais pas étonné du tout. Il y a tant d'incertitude, d'angoisse et de détresse au fond des coeurs de nos frères incroyants, que, pour se donner l'illusion de la force, ils sont obligés de prendre cette attitude abrupte, choquante, et surtout si menteuse, pour qui connaît la bonté de leur coeur et la droiture de leur intelligence. ”

Il disait encore : “ Devant l'indécision de certains amis qui voudraient bien croire tout en s'y refusant, et qui s'y refusent tout en protestant qu'ils voudraient bien, il m'est arrivé parfois, impatienté, de leur dire à l'un ou à l'autre : “ Voici une feuille de papier, je vous laisse deux heures seul ; jetez-moi donc là-dessus votre conception du monde et de la vie. ” Inutile de dire que la feuille ne fut jamais noircie. ”

L'expérience que Lotte nous apportait ne se limitait pas à la vie morale et religieuse. Toutes les nuées de notre temps, il les a successivement balayées du souffle de sa gaieté robuste. Suffrage universel, souveraineté du peuple, progrès indéfini, humanitarisme, enfin tous ces grands mots qui recouvrent le vide, l'obscurité, l'égoïsme, l'exploitation de la misère et de la sottise, avec quelle éloquence libératrice il nous en montrait le fastueux néant !

Mais il est un sentiment que Lotte affirmait avec une particulière énergie, celui même auquel il avait toujours été fidèle : le patriotisme. Ah ! qu'elle était sensée et française cette pauvre petite feuille sans apparence qui n'avait pas cinq cents abonnés fermes, mais dont chaque abonné exerçait une influence profonde sur des milliers et des milliers de Français. Lotte est de ceux dont nous disons aujourd'hui : “ Si nous les avions crus ! ”

Car nous avons été tous unis au jour du danger, car nous voulons demeurer unis toujours pour la grandeur du pays et le salut de la civilisation ; mais cela ne nous empêche point de donner des rangs dans notre estime à ceux qui ont prévu

le danger et à ceux qui l'ont nié, à ceux qui nous ont armés et... aux autres.

Or quinze mois avant la guerre, en mai 1913, Lotte imprimait ceci : " Il est de toute évidence que nous assistons à des événements comme on n'en a jamais vu et que nous allons culbuter sur des événements d'une amplitude inouïe. C'est bien la vieille querelle du monde antique contre les barbares. " Dans le même temps M. Seignobos, professeur d'histoire à la Sorbonne, pariait un déjeuner avec M. Marcel Prévost que nous n'aurions pas la guerre.

Le professeur de sixième au lycée de Coutances considérait la chose comme trop grave pour en faire l'objet d'un pari. Mais il invitait ses amis à recueillir leurs forces morales, à se tenir prêts. " La patrie est en danger, écrivait-il. Jusqu'à ces dernières années, c'était là des mots que nous lisions dans les livres ; désormais c'est une saisie immédiate de la réalité. Nous ne pouvons même plus prier, comme d'habitude, et pour les nôtres et pour nous, sans que du fond de notre coeur, plus impérieuse, plus angoissante, monte pour le pays une prière qui submerge tout. Je me suis toujours *su* patriote, mais je n'avais jamais, comme en ces temps derniers, mesuré la puissance de ce sentiment. Je m'aperçois qu'il prend sa source à des profondeurs que je ne soupçonnais pas... "

" Tant de fois nous nous sommes vus à la veille de quitter femme, enfants, métier, que maintenant l'épreuve est faite, le sacrifice consommé, et que sans forfanterie nous pouvons dire : nous sommes prêts. Et certes, malgré quelques poils blancs en plus et pas mal de cheveux en moins, je crois que nous ferions encore une fameuse piétaille. "

Il était prêt. Il avait conservé intacte en lui, il voulait restaurer en tous la mentalité militaire. A ces professeurs qui niaient, ou ne voulaient pas voir, l'oeuvre du soldat français, il rappelait que le rayonnement de la pensée française

est mesuré par la quantité de terre où l'on parle français et que la quantité de terre où l'on parle français est mesurée par le soldat. " Le temporel, disait-il en employant le vocabulaire de Péguy, le temporel est essentiellement militaire... C'est le soldat qui fait qu'on parle français de Dakar à Bizerte et de Brest à Longwy. C'est le soldat qui fait que l'on parle français à Mulhouse et à Colmar. Et c'est le soldat qui fait que l'on parle français à Paris. "

Aussi ne perdait-il aucune occasion de dénoncer le mensonge meurtrier du pacifisme. Vous vous rappelez : on parlait beaucoup alors de *la paix par le droit*. Il y avait même une revue pleurarde et fumeuse qui portait ce titre. Or écoutez ce que Lotte écrivait à ce sujet (mais ici, de plus en plus j'entends la voix de Péguy) :

" *La paix par le droit*. Il faut être ce qu'on appelle un niais quand on veut être poli, et ce qu'on appelle un imbécile quand on n'a pas la même préoccupation, pour croire que l'on peut présenter et vouloir introduire un point de droit sur la surface de la terre, sans qu'aussitôt il en naisse, en même temps, en cela même, par cela même, un point de guerre. Le droit ne fait pas la paix, il fait la guerre... Quelle folie donc de vouloir lier à la déclaration des droits de l'homme une déclaration de paix ! Comme si une déclaration de justice n'était pas en elle-même et instantanément une déclaration de guerre ; comme si un seul point de revendication pouvait apparaître dans le monde et ne point devenir aussitôt un point de trouble, un point d'origine de guerre ; comme si tout point de revendication de droit n'était point en lui-même et instantanément un point de rupture d'équilibre. "

Si le droit désarmé est impuissant à maintenir la paix et si les réclamations du droit produisent la guerre, sur quoi fallait-il donc compter pour prévenir cet horrible fléau ? D'aucuns voulaient nous rassurer en disant que le bon peuple alle-



mand était pacifique, que le bon peuple allemand forcerait la main à son empereur. Lotte répondait : " Tout le monde sait le contraire. Tout le monde sait que sur les quatre millions de voix socialistes allemandes, il y en a trois millions qui ne refuseront rien ni au militarisme ni à l'impérialisme... Et sur le million qui reste combien de déchet ! Quant à la force insurrectionnelle, quant à l'instinct révolutionnaire, tout le monde sait qu'il n'y en a pas autant dans toute la sociale-démocratie allemande qu'il n'y en avait dans le dernier trompette de l'escadron des Cent-Gardes. "

Il n'y avait donc qu'à se tenir prêt. Il fallait donc avoir non pas l'âme d'un civil qui éventuellement peut être appelé à revêtir l'uniforme militaire, mais l'âme d'un soldat qui, permissionnaire, s'est mis " en civil ". Lotte avait cette âme de soldat comme il en avait toutes les allures. Combien de fois ne lui est-il pas arrivé, au cours d'une démonstration, d'employer ces belles métaphores militaires qui résonnent toujours si bien dans les coeurs français, lorsqu'ils n'ont pas dégénéré ! Savez-vous ce qu'est la vie chrétienne ? Ecoutez. Le lieutenant Lotte, mort au champ d'honneur, va vous le dire :

" Nous sommes sur la ligne de feu. Notre chef est là-bas, très loin. Nous ne le voyons pas, nous n'avons pas besoin de le voir. Nous le verrons le jour de la victoire. En attendant, nous savons sa volonté : il s'agit de marcher et d'aller de l'avant et de ne pas caler et de ne pas s'affaisser dans les fossés. Et quand il faut enlever une crête, on enlève la crête. Il nous doit des balles et du pain ; nous avons les sacrements et la prière. Et de temps en temps un ordre du jour — une illumination intérieure — nous dit sa satisfaction et rajeunit notre courage. "

L'homme qui vit de cette vie-là en temps de paix ne saurait être surpris par la guerre. Quand l'ordre de mobilisation fut lancé à travers la France, Lotte écrivit à sa mère

une lettre rapide qui se terminait par ces mots : " Sois fier de donner tes six fils à la patrie. " Puis il partit joyeux et grave pour rejoindre son régiment.

C'était dans la petite ville de Saint-Lô. Simple sergent alors, le professeur se trouva immédiatement très à l'aise avec ces Français de son âge dont l'immense majorité lui étaient inférieurs par l'éducation, mais qui lui paraissaient tous grands par le cœur. " C'est vraiment une belle race, écrivait-il, que ces gars normands, intelligents, ingénieux, lents et précis, et d'une gaité goguenarde tout à fait savoureuse... Un patriotisme profond les anime tous d'ailleurs ; même ceux qui pleurent d'avoir quitté femme et enfants (qui pleurent quand on leur en parle) feraient de ces troupes qui ne plient pas. "

Il pense à maintenir très haut le moral de ses hommes et sa gaité naturelle lui est d'une précieuse ressource. " Il y a en moi, dit-il, une sorte de bon fumiste qui se déploie ici sans vergogne ; je me sens un bagout intarissable... Quand arrivent les dépêches officielles, on me demande des explications ; je ne taris pas sur l'histoire, la géographie, les plans de notre état-major qui n'a pas de secrets pour moi, les moeurs germaniques, les dessous diplomatiques. Je fais parler Poincaré, Barthou, Edouard VII, Nicolas II. J'ai dans la main tous les secrets des cours, des chancelleries, des ministères ; et cette main s'ouvre sans cesse. "

Instruire et distraire, cela ne pouvait lui suffire. Il pensait aussi à l'âme de ses hommes et à leur donner très simplement l'exemple d'une vie soutenue par la foi. " Je fais ma prière sur la paille le soir, écrit-il, et cette attitude est pour beaucoup dans la sympathie dont je sens que tous m'entourent. "

Vers la fin du mois d'août, la classe à laquelle Lotte appartenait fut provisoirement libérée. Il alla retrouver ses

enfants à Belle-Isle. Mais il avait l'âme inquiète. Il se demandait si son devoir d'intellectuel et d'apôtre n'était pas de donner un grand exemple et de partir avant l'appel pour la ligne de feu. Enfin, le 17 septembre, il reçut l'ordre de rejoindre à nouveau.

Je n'oublierai jamais l'émotion qui nous étreignit ce jour-là même, lorsque les journaux nous apportèrent la nouvelle de la mort de Péguy. Je me revois lisant avec stupeur les premières lignes de l'article de Barrès dans l'*Echo de Paris* : "Il est mort frappé d'une balle. Nul moyen d'en douter..." Oui, c'était bien fini. Péguy, l'écrivain puissant, étrange et tourmenté, le grand mystique, le pur chevalier de Jeanne d'Arc, Péguy n'était plus. Je me reprochais alors amèrement de ne connaître Péguy que par son oeuvre, de n'avoir eu avec lui que de brèves et banales rencontres, d'avoir trop compté sur les jours incertains pour parfaire connaissance avec un héros qui n'avait plus désormais que l'immortalité devant lui. Puis une pensée me vint qui adoucit un peu ma tristesse. Je me dis : " Heureusement il nous reste Joseph Lotte pour nous parler de lui. "

Or, à la même heure, en gare de Redon, le sergent Joseph Lotte apprenait comme nous la terrible nouvelle par la même voie banale des journaux. La grande douleur produisit en lui la résolution héroïque : il décida qu'il partirait tout de suite pour remplacer et venger Péguy. " Cet acte de ma part était nécessaire, écrivit-il, d'une nécessité que dès le début de la guerre j'avais sentie. Quand on s'est battu avec la plume, il faut, le moment venu, savoir se battre avec l'épée, sinon on n'est rien qu'un phraseur. "

Dès lors il se donna tout entier à la guerre. Et la guerre le prit.

L'Université de France a inscrit à son livre d'or la citation à l'ordre de l'armée qui fut méritée par le sous-lieutenant Joseph Lotte, du 136<sup>e</sup> régiment d'infanterie. La voici :

“ Professeur au lycée de Coutances et appartenant à l’armée territoriale, a été, sur sa demande, affecté à un régiment actif avec son grade de sergent. Depuis son arrivée au front, le 26 septembre 1914, a donné l’exemple des plus belles qualités militaires. Nommé sous-lieutenant à titre temporaire le 21 octobre 1914, a été frappé mortellement d’une balle en plein front le 27 décembre 1914, alors qu’il étudiait, par-dessus un mur, l’itinéraire à faire suivre à l’une de ses patrouilles au cours de la nuit suivante. ”

Quelques jours avant sa mort, dans une lettre à un de ses amis, Joseph Lotte avait écrit ces mots : “ Péguy était tout pour moi, mais quel couronnement que cette mort pour son oeuvre et pour lui-même ! ” Ce jour-là ne donnait-il point la vraie formule par laquelle il convient de terminer sa biographie? Oui, sa pensée nous était précieuse et son exemple réconfortant, mais à sa vie d’éducateur et d’apôtre, si brève et si remplie, quel couronnement que cette mort de soldat !

(À SUIVRE)

### René GAUTHERON,

professeur de littérature française  
à l’Université Laval.

# Mgr Baudrillart et l'effort canadien \*

(SUITE ET FIN)

## III

### L'EFFORT CIVIL

**C**OMME partout, l'effort civil—je ne parle pas ici de la force d'âme en face des épreuves—fut d'abord presque exclusivement un effort financier. A vrai dire, pendant les deux premières années de la guerre, il n'eut rien de trop pénible pour les contribuables.

Les engagements n'avaient pas diminué d'une manière sensible la main-d'oeuvre agricole ou industrielle ; la production n'avait pas cessé de croître. De nouvelles usines surgissaient de tous côtés pour répondre aux premiers besoins des armées alliées ; on réalisait de beaux bénéfices.

Cependant les dépenses budgétaires grossissaient et, pour y subvenir, il parut nécessaire, en 1915, d'augmenter le revenu annuel de 125 millions.

Le gouvernement y pourvut par des droits de douane de 7 fr. 50 % sur le commerce général et de 5 % sur les échanges entre le Canada et l'Angleterre, puis par un droit de 1 % sur les opérations des crédits fonciers.

---

\*Nous continuons et terminons, dans cette livraison de décembre, la publication de l'importante et si intéressante conférence sur l'*effort canadien* dans la grande guerre d'Europe, que Mgr Baudrillart donnait à la Sorbonne de Paris le 8 mars 1917. Les premières parties, l'*effort politique et moral* et l'*effort militaire* ont paru dans notre *Revue canadienne* en septembre et en novembre. Nous donnons, cette fois-ci, les deux dernières parties — l'*effort civil* et l'*effort hospitalier et charitable* — et la conclusion. — LA RÉDACTION.

En 1916, le gouvernement lança un emprunt de 500 millions. Enfin, au début de cette année 1917, le président du conseil annonçait le projet d'une avance de deux milliards et demi au gouvernement impérial de Londres, pour permettre à celui-ci de solder ses engagements en Amérique sans trop obérer le change anglais.

L'initiative privée rivalisait avec celle de l'Etat et organisait des caisses régionales pour assurer des allocations aux familles des engagés canadiens. Les villes et les particuliers firent aussi des dons d'importance pour l'artillerie, l'aviation, la flotte.

A la fin de 1916, les choses allaient changer au Canada, comme en tout autre pays, et le concours demandé aux civils devenir plus onéreux. Le 23 octobre, sir Robert Borden adressait au peuple canadien en faveur du *service national* un appel qui devait produire la plus vive émotion. Après avoir rappelé la justice de la cause des Alliés et les services déjà rendus par le Canada, il montrait, avec une rude franchise, l'immensité de la tâche qui restait à accomplir et concluait en ces termes : " Notre force peut être très effectivement jetée dans ce conflit par l'utilisation — dans toutes les catégories de notre activité nationale, pour soutenir la stabilité agricole, industrielle et commerciale du Canada — de ceux qui, en raison de leur âge, ou de leur état physique, ne sont pas disponibles pour servir au front... Il est impérieux que les hommes et les femmes du Canada, individuellement et par l'entremise de leurs sociétés, servent la nation dans les fonctions où leurs services peuvent être de la plus grande valeur... Sous les responsabilités qui m'incombent et au nom de l'Etat que nous sommes tous appelés à servir, c'est mon devoir de faire appel et j'en appelle maintenant instamment au peuple du Canada pour que tous assistent et collaborent avec le gouvernement et les

directeurs du *service national* dans cet effort. . . Aux hommes d'âge militaire je m'adresse pour qu'ils se placent d'eux-mêmes au service de l'Etat pour remplir leur devoir militaire. A tous les autres je demande qu'ils se mettent d'eux-mêmes librement à la disposition de leur pays pour servir comme ils seront jugés le plus aptes à le faire. Quant aux femmes du Canada, dont l'âme a été si magnifique et si pleine d'exemples dans cette heure de dévouement et de sacrifices, je souhaite bonne chance aux oeuvres innombrables de charité auxquelles elles se consacrent actuellement et je les prie de participer encore plus à toutes les oeuvres de service national auxquelles elles peuvent se sentir aptes. ”<sup>35</sup> Un questionnaire, dit du *service national*, comportant vingt-quatre questions, fut distribué dans tout le Dominion. Les hommes de 16 à 65 ans étaient tenus d'y répondre. Cette dernière disposition, rapprochée de quelques-uns des termes du manifeste de sir Robert Borden, fit croire à l'opinion que cette mobilisation civile n'était que le prodrome d'une mobilisation militaire et de l'introduction prochaine du service militaire obligatoire adopté par l'Angleterre. Aussi l'opposition se dessina-t-elle très vive, surtout dans le monde ouvrier “ anti-militariste par principe”, dit la déclaration du club ouvrier de Montréal. A Ottawa, capitale fédérale, à Winnipeg, capitale du Manitoba, à Regina, capitale de la Saskatchewan, à Vancouver, capitale de la Colombie, à Toronto, capitale de l'Ontario, les associations ouvrières interdirent à leurs membres de répondre au questionnaire. A Edmonton, capitale de l'Alberta, le conseil des métiers et du travail daigna laisser chacun libre de suivre sa conscience. Dans les autres classes de la population, on répondit avec plus ou moins de bonne volonté. Mais il ne fal-

---

<sup>35</sup> Au peuple canadien, Ottawa, le 23 octobre 1916. — Cf. *Le Devoir*, 4, 5, 8 janvier 1917.

lut pas moins, pour exciter le zèle, qu'une énergique intervention des évêques. On la sollicite bien, même chez nous, en certains cas analogues. " Vous devez conseiller à vos paroissiens, écrivit à ses curés le vénérable cardinal Bégin, de répondre exactement aux questions posées, afin de se rendre au désir de l'autorité civile. La demande qui est faite paraît juste et raisonnable. Elle est motivée par des raisons d'intérêt public et fait simplement appel à la bonne volonté des citoyens. Elle mérite donc l'attention de tous, et il est à espérer que les fidèles de ce diocèse ne chercheront pas de fuites prétextes pour se soustraire au devoir qui incombe à tout bon citoyen. " <sup>36</sup>

## IV

## L'EFFORT HOSPITALIER ET CHARITABLE

J'arrive à la dernière partie de ma tâche, la plus douce et, par un certain côté, la plus difficile. La plus douce, d'abord. Quelle satisfaction plus intime en effet, pour tout homme qui sent battre dans son coeur l'amour de ses frères, à plus forte raison pour un ministre du Dieu d'amour, que d'arrêter ses regards, au milieu des horreurs de cette guerre, sur la plus sublime floraison d'entreprises charitables qui se puisse concevoir ! Quel contraste, au sein de ce cataclysme effroyable, entre l'inférieure imagination des Allemands, toujours en quête d'atrocités plus raffinées, que, par une méphistophélique ironie, ils osent couvrir du prétexte d'humanité, et les évangéliques vertus qui se sont manifestées parmi les Alliés et chez quelques-uns des neutres, pour adoucir tous les maux infligés, bien au delà des nécessités de la guerre, par ces déserteurs de

---

\* Lettre du 4 janvier 1917 : Cf. Lettre de Mgr Bruchési, 3 janvier.



l'esprit du christianisme à leurs malheureuses victimes ! Or, entre tous les Alliés, les Canadiens se sont signalés par la surabondance de leur charité. Mais c'est précisément ce qui rend aussi ma tâche plus difficile. Comment essayer d'être complet, et, si je ne le suis pas, comment échapper aux reproches d'injustice et d'ingratitude ? Je voudrais nommer toutes les villes, toutes les sociétés, tous les personnages qui ont pris l'initiative de quelque oeuvre bienfaisante et je m'arrête impuissant devant l'immensité du nombre. Ma conscience pourtant demeure en paix. Car ce que je ne puis faire ici, des voix et des plumes françaises l'ont fait et achèveront de le faire ailleurs. L'été dernier, l'illustre historien et homme d'Etat, le fondateur et le président du comité *France-Amérique*, M. Gabriel Hanotaux, au cours d'une réception en l'honneur des ministres canadiens présents à Paris, disait, en termes éloquents, la reconnaissance de notre patrie. Déjà, tout un fascicule de la revue *France-Amérique*, section *France-Canada*,<sup>37</sup> fascicule qui sera bientôt suivi d'un autre, a donné, province par province, l'impressionnant tableau des oeuvres hospitalières et charitables fondées au Canada pour secourir les Alliés. Un bel article de *l'Illustration*,<sup>38</sup> paru cet été, une étude personnelle, documentée, vivante de la *Nouvelle Revue*,<sup>39</sup> signée d'un Canadien français, élève de notre Ecole normale supérieure, M. Edmond Buron, ont mis à la portée du grand public les renseignements les plus nécessaires et les plus intéressants.

Quelle que soit l'éloquence des chiffres, je m'abstiendrai donc de dresser aucune liste. Et quand j'aurai donné le nom de ces quelques grandes oeuvres, la *Croix-Rouge* avec tout ce

---

<sup>37</sup> Septembre-décembre 1916.

<sup>38</sup> 5 août 1916.

<sup>39</sup> 15 juillet 1915.

qui concerne le service hospitalier, fondation et entretien, le *Fonds de secours patriotique canadien*, l'*Aide à la France*, le *Comité France-Amérique*, le *Comité de secours à la Belgique*, l'*Aide aux réfugiés des régions envahies de la France*, les chapitres de l'*Ordre impérial des femmes de l'empire*, qui, par mille moyens ingénieux, se font les auxiliaires des autres oeuvres — je me bornerai à faire saisir par quelques traits d'ensemble la beauté de l'oeuvre accomplie et l'étendue de notre dette.

Ce qui caractérise l'effort hospitalier et charitable du Canada, c'est d'abord sa généralité, c'est ensuite l'importance et l'abondance des dons, c'est enfin la délicatesse dans la générosité. Généralité de l'effort — et dans son but — et dans sa source. Dans son but, il n'oublie personne: Canadiens, Anglais, Français, Belges, Russes, Italiens, Serbes, Monténégrins, bientôt sans doute Roumains, si ce n'est déjà fait, combattants et civils, blessés, réfugiés, prisonniers.— Dans sa source, ici nulle distinction à faire entre Canadiens anglais et Canadiens français, même en ce qui concerne l'*Aide à la France* patronnée par le *Comité France-Amérique*. Sans doute, le mouvement prit naissance dans la province de Québec. Dès le mois de septembre 1914, répondant à un appel de M. Gabriel Hanotaux, M. le sénateur Dandurand demandait aux Canadiens de secourir au plus tôt la France éprouvée. Le cardinal-archevêque de Québec, Mgr Bégin, ce prélat de qui la physionomie respire la bonté, l'archevêque de Montréal, dont nous avons signalé plus haut les vigoureuses initiatives, bientôt tous les évêques de la province, faisaient entendre le plus touchant appel à la charité. Les Sulpiciens de Montréal, déjà chargés d'oeuvres, donnaient l'exemple par une souscription de 25 000 livres sterling. Les autres villes, les moindres villages de la province rivalisèrent de générosité avec Québec et Montréal. Mais, dès qu'il fut évident que la cause de la

France était bien celle du droit et de la civilisation, la province anglaise d'Ontario montra le même élan, notamment à Toronto et à Hamilton. Dans les autres provinces, des comités se fondaient à Winnipeg, à Sainte-Catherine, à Halifax. Quant à la capitale du Dominion, Ottawa, elle avait très vite constitué le sien sous le haut patronage de S. A. R. le duc de Connaught, gouverneur général du Canada, et la présidence de l'honorable juge Brodeur, de la cour suprême. Et le mouvement entraînait toutes les classes de la population, les plus modestes fortunes aussi bien que les plus grandes.

En second lieu, ai-je dit, l'importance et l'abondance des dons. Au mois de juillet dernier, la *Croix-Rouge* canadienne avait déjà souscrit en argent plus de 25 millions de francs, et pour une valeur de 40 millions de dons en nature, objets de pansement, literie, habillements, douceurs de toutes sortes, tabac, livres, dont la répartition est assurée par le colonel Hodgetts, délégué pour l'Europe, et le fut plus particulièrement pour la France par l'honorable commissaire général du Canada à Paris, M. Philippe Roy, que nous sommes heureux de saluer et de remercier aussi chaleureusement qu'il le mérite. Par son dépôt de Paris, la *Croix-Rouge* ne distribue pas moins de deux mille caisses chaque mois. L'*Aide à la France* par le *Comité France-Amérique* a distribué en France plus de six millions de vêtements et d'abondantes denrées. Le *Comité de secours à la Belgique*, outre les objets en nature, a recueilli 40 millions de francs. Le 10 février dernier, l'élite de la société de Montréal se réunissait en une grande assemblée, où Mgr Bruchési prenait la parole, afin d'inaugurer une campagne de quelques "journées de quête" en faveur des oeuvres du *Fonds patriotique* et de la *Croix-Rouge*. La première journée a rapporté plus de 8 millions.<sup>40</sup> Il suffit! Je m'arrête,

---

<sup>40</sup> Il est vrai qu'on ne quête pas sou par sou comme chez nous; on admet les souscriptions.

non pourtant sans avoir fait remarquer que de telles sommes sont offertes par une population qui ne dépasse guère sept millions d'habitants.

Encore n'ai-je point parlé de l'effort hospitalier, et cependant j'ai sous les yeux une liste de plus de trente hôpitaux considérables fondés, en France ou en Angleterre, par des universités, des associations ou même des particuliers. Je manquerais à tous mes devoirs de bon Parisien, si je n'accordais une mention spéciale à l'*Hôpital canadien de Saint-Cloud*, installé sur le célèbre champ de courses, et qui a utilisé d'une façon si originale les bâtiments de la société. Qui donc, il y a trois ans, eût imaginé que, quelques mois plus tard, un aumônier militaire canadien, le chanoine Sylvestre, de Montréal, célébrerait la messe sur le petit comptoir de cuivre du bureau où se déposaient alors les télégrammes destinés à apprendre au monde le nom de ce qu'on appelait en ce temps une victoire—celle d'un cheval!--les pertes et les gains du pari aux courses? <sup>41</sup> Qui se fût représenté cette magnifique terrasse, d'où la vue s'étend sur Paris et la plaine de Meudon à Nanterre, couverte de baraques démontables dont chacune est une salle d'hôpital? Et qui l'eût, comme moi, parcourue l'hiver par un temps de neige, et se voyant entouré de Canadiens français, ne se fût-il pas cru transporté miraculeusement en plein Canada, en plein hiver canadien? En tout cas, ce qui caractérise l'*Hôpital canadien de Saint-Cloud*, c'est, suivant une juste remarque de M. Ferdinand Roy, "qu'il met en présence l'une de l'autre la mère-patrie et la fille". Cet hôpital fut offert par le gouvernement du Dominion au président de la République, lors du voyage de sir Robert Borden en France, au mois de septembre 1915. Le personnel médical et

---

<sup>41</sup> Sur le départ de M. le chanoine Sylvestre comme aumônier, voir *Semaine religieuse* de Montréal, 31 août 1914: *Nos soldats aumôniers*.

infirmier ne compte que des Canadiens français placés sous les ordres du médecin-chef, le colonel Mignault, de Montréal, du lieutenant-colonel Le Bel, de Québec, et du commandant-major Le Moyne de Martigny, qui fut longtemps l'assistant du docteur Carrel. La formation actuelle comportait jusqu'ici 520 lits, un don de l'Université Laval de Montréal va permettre de porter ce chiffre à 1 500. <sup>42</sup> Et ce sont aussi des infirmières canadiennes qui se penchent sur nos blessés pour soigner leurs plaies. Jusqu'à quel point est poussée l'union ? Vous pouvez en juger par ce trait : à plusieurs reprises, il a fallu, à Saint-Cloud, tenter la transfusion du sang ; chaque fois, un Canadien s'est spontanément offert pour le salut de son camarade français. Quel symbole !

Après tout ce que je viens de dire, il pourrait paraître superflu de chercher à mettre en lumière le troisième caractère de l'effort charitable canadien : la délicatesse dans la façon de donner. Et pourtant, j'en veux encore apporter deux ou trois preuves touchantes. Ecoutez en quels termes le *Devoir*, journal de M. Henri Bourassa, présente l'appel destiné à procurer aux combattants français et à leurs familles des vêtements chauds pour le premier hiver. <sup>43</sup>

“ Aide à la France ! ” — C'est écrit en belles lettres blanches dans une porte vitrée, au troisième étage d'un édifice gigantesque et familier. Quatre mots qui vous accueillent avec éloquence au sortir de l'ascenseur. Et, tout de suite, l'ambiance mercantile et banale du lieu disparaît et se transforme en une chaude atmosphère d'active et souriante charité... Comme il est doux de penser que le souple vêtement, tricoté

<sup>42</sup> Sur la générosité de l'Université Laval dans l'oeuvre hospitalière, voir *Semaine religieuse* de Montréal, 20 septembre 1915, 27 mars, 26 juin 1916.

<sup>43</sup> *Le Devoir*, 30 novembre 1914, cité par E. Buron, *Nouvelle Revue*, 15 juillet 1915.

d'une main alerte et entendue par l'accorte ménagère canadienne, s'en ira, tout imprégné de bonne grosse affection à la française, tenir chaud au vaillant soldat, au vieillard grelottant ou à la future jeune mère qui n'a plus peut-être ni mari ni foyer! Et voilà, des deux côtés de l'Atlantique, des coeurs précieusement français, qui ne se connaissent pas, qui ne savent pas à quel point étonnant ils se ressemblent, à quel degré ils sont marqués d'indescriptible parenté, malgré les siècles et malgré la distance, et qui battront à l'unisson. Tout le charme émouvant, en un mot, du bienfait offert et accepté! Faut-il tout de même que le sang de la vieille France soit riche et généreux, pour qu'il tressaille ainsi, aux jours d'épopée, jusque dans nos veines! Ah! ma soeur canadienne-française, alerte et gaie, courageuse et souriante,

Bien allante et venante et sans étourderie,

comme a dit le bon poète Péguy, qu'une balle au front vient d'emporter, vous ne savez pas combien vous lui ressemblez, par toutes vos chères qualités, à votre soeur de France, si durement éprouvée aujourd'hui. Et vous ne savez pas non plus quelle chose sainte et belle vous faites, lorsque, pour soulager quelque sombre et lointain malheur, vous incarnez, dans le travail magique de vos doigts jamais las, toute la poésie du soir d'automne canadien et tout le charme intime et sanctifié qui plane, grâce à vous, sur tous nos chers foyers prédestinés de la Nouvelle-France. " Ce délicieux billet est signé : *Un canadien errant.* <sup>44</sup>

Au journal la *Patrie*, quotidien de Montréal, c'est une femme qui bat le rappel en ces termes gracieux: " Donner est toujours un plaisir, mais donner à la France, c'est deux fois

---

<sup>44</sup> *Le Devoir*, 28 octobre 1914, cité par E. Biron, *Nouvelle Revue*, 15 juillet 1915.

un plaisir, puisque c'est payer la dette de gratitude et satisfaire à un désir de coeur. . . Rallions-nous donc, Canadiennes françaises, autour du bleu-blanc-rouge qui abrite tant d'héroïsmes ! ”<sup>45</sup>

L'archevêque de Québec ayant, par une lettre à son clergé, encouragé les dons à la France, les curés se sont mis à créer des ouvroirs dans chaque paroisse. Les femmes y ont travaillé à l'envi pour notre pays. Les enfants ont bouleversé les tiroirs pour envoyer à leurs petits frères de France et de Belgique leurs souliers, leurs bas, leurs jouets. On cite tel village qui expédia à lui seul vingt-sept caisses d'une valeur de près de dix mille francs.

“ Je me suis institué zélateur de l'oeuvre si belle, si noble, à laquelle vous vous intéressez, écrit au *Devoir* l'abbé Chamberland, curé de Saint-Thuribe, et j'ai tout empaqueté moi-même. C'est vous dire que je travaille jour et nuit depuis une huitaine de jours. J'aurais voulu voir mes pauvres paroissiens faire les choses royalement. Leurs moyens relativement restreints ne leur ont permis que de se montrer généreux. . . J'ai fait faire presque tout depuis quelques jours. C'est vous dire que tout est neuf. . . *Ah! mesdames, comme nous sommes fiers ici d'être français ! Je le redisais encore ces jours derniers à mes chers paroissiens : Avant tout nous sommes français !* Ce n'est pas l'épithète de canadiens qui change notre nature, car il est vrai et il le sera toujours que le sang qui coule dans nos veines est le plus pur sang de France. Nous sommes fiers de le dire, nous le sentons bouillir d'indignation quand on le méprise, comme aussi nous le sentons frissonner de joie quand nous voyons nos chers frères de là-bas remporter des succès, compter des victoires. Vive la France! Vive Dieu qui aime et protège la France! Nous continuerons de

<sup>45</sup> *La Patrie*, du 14 novembre 1914, cité dans le même article, p. 92.

prier pour le succès de votre grande cause et, si nos chers éprouvés de là-bas nous tendent encore la main, eh bien ! nous saurons nous priver du nécessaire, s'il le faut, pour partager nos pauvres guenilles avec nos chers cousins de la mère-patrie. ” — “ Si nous étions M. Poincaré, ajoute le *Devoir* en publiant cette lettre, nous enverrions la Légion d'honneur au curé de Saint-Thuribe. ” — Vous penserez, comme moi, qu'elle brillerait sur la poitrine d'un bon Français.

Il est une dernière forme de charité, charité d'autant plus précieuse qu'elle est à base de justice, forme délicate entre toutes, que le Canada a pratiquée à notre égard et sur laquelle je veux finir : nos frères d'outre-mer ont compris la France et ils ont su le lui dire. A quel point la France était sévèrement jugée au dehors, quelque peu par sa faute il faut l'avouer, mais aussi par l'effet des calomnies intéressées de ses ennemis, on le sait aujourd'hui. Dès que la guerre eut éclaté, la vertueuse Allemagne tenta de persuader au monde chrétien que la défaite de la France serait la revanche de la morale et de la religion. Des catholiques français entreprirent de réduire à leur exacte valeur les griefs élevés contre leur patrie et de montrer de quel côté était le plus grand péril pour le christianisme et pour l'Eglise. Les catholiques allemands se déclarèrent victimes d'une odieuse agression et dénoncèrent au monde les catholiques français comme des calomniateurs et des fauteurs de schisme. Ils parlaient très haut, ils affirmaient très fort. Entre les assertions des uns et celles des autres, beaucoup demeuraient hésitants. Le cardinal Bégin eut le courage de se prononcer et d'approuver publiquement une brochure qui donnait raison aux catholiques français, “ défenseurs de leur patrie et de la notion traditionnelle du droit chrétien contre les catholiques allemands, trop fascinés — ce sont les propres expressions du cardinal — par les théories ambitieuses du germanisme ”. Et il ajoutait : “ Cette contro-



verse nous intéresse vivement et comme catholiques et comme français de langue et de tradition et comme sujets britanniques justement engagés dans le cruel et regrettable conflit actuel pour la défense du droit et de la saine liberté des peuples. La brochure qui la résume aidera à comprendre et à aimer jusqu'au dévouement la beauté et l'importance souveraine de la grande cause — la protection du monde menacé par le germanisme — pour laquelle nos soldats canadiens combattent si vaillamment avec ceux d'Angleterre, de France et de Belgique. ”<sup>46</sup>

C'est à la France tout entière, “ à la France plus grande que la guerre — à Paris redevenu le miroir fidèle de la France ”, que, le 16 décembre dernier, dans la salle de l'*Institut canadien* de Québec, M. Ferdinand Roy, revenant de notre pays, rendit le plus émouvant hommage.<sup>47</sup> Et de son côté, le journal l'*Action catholique* ne craignait pas de déclarer que “ si c'était la France, notre ancienne mère-patrie, qui avait dû subir les coups les plus rudes, c'était elle aussi qui avait trouvé le rayonnement de la plus pure et de la plus grande gloire ”. Il n'attribuait pas, comme tant d'autres, ces mérites à une subite et totale conversion de notre pays: “ Dans cette résistance merveilleuse de la France, mal préparée et prise à l'improviste, contre un ennemi plus nombreux et mieux armé, qui avait choisi son heure et qui bondissait sur elle du côté où l'on devait moins l'attendre, un écrivain anglais célèbre, Edmond Gosse, voit le résultat inévitable du long entraînement que l'esprit français a subi depuis des siècles et l'ef-

---

<sup>46</sup> *La Controverse de guerre entre catholiques*, par un religieux canadien; publié par l'association civile de recrutement de Québec. La lettre du cardinal Bégin est du 6 novembre 1916.

<sup>47</sup> La conférence de M. Ferdinand Roy a été publiée dans le *Parler français*, bulletin de la *Société du parler français au Canada*, No de janvier 1917, sous ce titre: *La résistance française*.

fet de ce trésor spirituel passé de main en main par une longue lignée d'ancêtres." <sup>48</sup> — A M. Ferdinand Roy. il fut donné de parcourir, à l'arrière de nos lignes, les champs de bataille de la Marne, tout pleins des souvenirs de la bataille libératrice, tout vivants des préparatifs de celles qui la couronneront par un succès définitif. "Troupes allant au combat, troupes encore chaudes de la bataille, nous avons respiré l'atmosphère de sobre héroïsme qu'elles créent sur leur passage. La voix de ces soldats de France, nous l'avons entendue. Nous avons vu leur figure. Et nous avons compris pourquoi ces routes qu'ils illuminent, ces routes qui, le long de la Meuse, de l'Ornain, mènent à Verdun, on ne les appelle plus que des routes sacrées."

Non moins touchante dans sa familière simplicité est cette lettre <sup>49</sup> qui nous a été communiquée, d'une Canadienne française du Minnesota au Père Bénier, venu en France comme prêtre-soldat: "Cher père, en repassant en imagination les scènes dont vous êtes témoin, nous envions votre sort qui est celui de l'ange au jardin des Olives, de l'ange dans la prison de saint Pierre et saint Paul. Qui dira le bien que fait le prêtre français dans les armées durant la guerre? Nous ne le comprendrons bien que dans l'autre monde, en paradis, en voyant le grand nombre d'âmes qu'il y aura envoyées. Nous nous inclinons devant toute personne qui donne sa vie pour une bonne cause. Mais devant le prêtre qui, à la guerre, risque sa vie chaque jour pour encourager, consoler et absoudre, nous devons nous incliner trois fois. Je vous salue donc, soldat aumônier de France, avec un sentiment de respect aussi grand que le coeur humain peut en concevoir, à cause des grandes choses que vous accomplissez là-bas, à cause de votre tâche

---

<sup>48</sup> *L'Action Catholique*, 31 janvier 1917.

<sup>49</sup> Du 13 octobre 1916.

sublime et héroïque. Nous joignons nos prières aux vôtres, oui, soyez-en sûr, afin qu'un jour, après la victoire, nous ayons l'honneur de serrer cette main qui aura absous tant de héros martyrs, afin que nous ayons le bonheur de nous entendre raconter les souffrances et les miracles de cette belle France sanglante, ainsi que de la fière Belgique, unies comme deux soeurs, sublimes toutes les deux dans un même sacrifice suprême, donnant des milliers de vies tous les jours pour ne pas mourir. Comme l'âme humaine est grande, quand elle travaille pour une cause divine! Nous, Canadiens français, sommes si fiers de vos " poilus " et de vos " pioupious " que nous nous sentons grandir de plusieurs pouces à chacune de leurs victoires. — Est-il Française de France qui eût trouvé de plus beaux accents ?

### CONCLUSION

Maintenant, il me faut conclure et, tandis que je cherche pour le faire des termes dignes des services rendus, voici que s'évoque dans ma mémoire une autre page admirable de Ferdinand Roy, devant laquelle s'efface celle que j'avais moi-même commencé d'écrire.—"Et pourtant," se demande-t-il, ému de la reconnaissance des Français à l'égard des Canadiens, tandis qu'il parcourt les villages cruellement éprouvés de la Champagne, "et pourtant, pouvions-nous faire moins ? En vérité, ne sommes-nous pas du même sang ? Et ne devons-nous pas en être fiers ? — Les églises en ruines nous ont répondu. Jamais peut-être une âme canadienne n'a vibré sous l'émotion de se sentir, par les fibres les plus intimes, toujours attachée aux racines enfoncées dans le sol de France, comme cet après-midi de Pâques 1916 où notre promenade à travers les tristes rues de Sermaize nous a conduit à la vieille église romane dont les Vandales en fuite n'ont laissé debout que les

murs... Au moment où nous entrons nous mêler à la foule compacte de soldats, de femmes, d'officiers, les vêpres s'achèvent, un choeur d'enfants chante l'hymne de la résurrection. Puis le curé vient à la balustrade conter à ses paroissiens l'histoire de leur église... Sur ce chemin qui est celui de toutes les invasions, sept fois l'incendie ou le bombardement ont fait écrouler sa voûte... La grande Française, Jeanne d'Arc, est venue prier sur ses dalles... Après chaque désastre, ses piliers restant debout, la vieille église de Sermaize est ressuscitée... Nos yeux de Français déraciné contemplant les statues brisées, ces uniformes vengeurs, ce prêtre consolateur. Nos réflexions se mêlent au récit. Combien de fois, depuis dix siècles, n'a-t-on pas dit que la France se mourait, et ses morts, c'est debout qu'on les a vus; que sa foi, elle l'avait reniée, et c'est à ce Christ, dont l'image a été violée par les soldats d'une autre race que ces officiers et ces soldats viennent dire leur *morituri te salutant*; que sa race agonisait, et voilà que ses armées sont les plus vaillantes du monde, voilà que des fils de son sang, séparés d'elle par l'espace, les siècles, les allégeances étrangères, perpétuent au Nouveau Monde ses traditions, sa langue, ses croyances, et prennent leur part de ses malheurs... La France qui est une idée n'est pas ensevelie sous les décombres... Fille aînée de l'Eglise immortelle, l'âme de sa Jeanne d'Arc continue d'enlever la pierre de son tombeau."

Frères du Nouveau Monde, Canadiens français, Canadiens anglais, merci de vous être unis à nous, merci d'avoir versé votre sang pour nous et avec nous, merci de nous avoir secourus dans nos détresses, merci d'avoir vu clair dans nos âmes, merci de nous avoir aidés par tous vos efforts à préparer pour demain, avec la victoire du droit, le triomphe de la grande France ressuscitée !

Le Noël d'un tambour  
en garnison d'hivernage à Ville-Marie  
(1665)

(EN MARGE DE L'HISTOIRE DE MONTREAL)

Claude du Mousson, tambour au régiment de Carignan-Salières, en garnison d'hivernage à Ville-Marie, écrit à sa mère, la marquise douairière du Mousson, à la Rochelle.

Ville-Marie, ce 25ième jour de décembre, 1665.

Jolie marquise ma mère :

**L**E vous mande que monsieur de Chomedey, le fondateur de Ville-Marie, a bien voulu, la veille de son embarquement à Québec, cet automne, <sup>1</sup> pour l'Europe, prendre cure de vous faire tenir de moi plusieurs lettres.

Je l'en ai puissamment remercié.

Je savais au reste le sieur de Maisonneuve courtois et serviable gentilhomme, pour l'avoir vu à Versailles, quand il

<sup>1</sup> M. de Maisonneuve quitta la Nouvelle-France, pour n'y plus revenir, à l'automne de 1665. Il mourut onze ans plus tard, à Paris; soit en 1676, au mois de septembre.

y vint il y a huit ans, <sup>2</sup> alors que j'étais dans les pages de Sa Majesté Anne, la reyne-mère.

Son navire a du toucher le môle de la Rochelle, ou autre quelconque port de France, au cours de ce présent mois de décembre... Vous avez alors lu mes écritures, qui vous ont été remises par lui.

Dans ces épîtres, marquise, je vous fais savoir, par le menu, comment je partis de l'ancien continent pour le nouveau, le 26ième du mois de février de l'an passé (1664), en qualité de page, mais cette fois de monsieur de Prouville, marquis de Tracy, et vice-roy des possessions françaises d'outre-mer. <sup>3</sup>

De plus, je vous y apprend comment nous cinglâmes d'abord vers les îles du golfe du Mexique, et mîmes par la suite le cap sur la Nouvelle-France, où nous mouillâmes dans la rade de Québec, le 30ième jour de juin dernier (1665) <sup>4</sup> soit environ dix-huit mois après que nous eûmes quitté la digue rochelloise.

Je me rappelle encore l'entrée dans le hâvre en liesse de notre escadre toutes voiles tendues à la brise et sur laquelle avaient été hissés les grands pavois; je me rappelle, dis-je, notre arrivée triomphale devant Québec, aux clameurs joyeuses et aux acclamations des Français sur la berge, des sauvages en canots, autour de nos nefes, et du tonnerre des canons du fort Saint-Louis. Et puis, sur la rive, après l'atterrissement, je me revois, en beaux hauts-de-chausses et pourpoint de velour garnis d'or, précédant le vice-roy, au milieu des

<sup>2</sup> On sait, qu'en 1655, M. de Maisonneuve, sur la fin de l'année, passa en Europe, et qu'il fut absent de la Nouvelle-France, jusqu'à l'été de 1657.

<sup>3</sup> *Cours d'histoire*, Ferland : vol. II, p. 32.

<sup>4</sup> *Journal des Jésuites*, juin 1665.

vingt-quatre gardes, portant les couleurs de Sa Majesté, et d'une partie des troupes du régiment.

Ah! marquise, avec quelle fierté, au son des flûtes et des tambours, flamberges au vent, nous gravâmes les chemins escarpés, qui mènent sur les sommets du cap Diamant.

Puis, c'est notre arrivée à l'église, dans la haute-ville, où sous le portail, monsieur de Pétrée, l'évêque, nous attend, mitre en tête, avec tous ses beaux ornements, et suivi de son clergé.

Quelle pompe, ma mère !!!

Il fallait voir aussi la joie des colons et le ravissement des naturels au spectacle de tant de magnificence. Qu'aurait-ce été, si le régiment complet s'y fut trouvé, avec le nouveau gouverneur, monsieur de Courcelles et monsieur l'intendant Talon? qui n'arrivèrent cependant que deux mois après avec le reste des troupes. <sup>5</sup>

Mais je vous ai narré toutes ces choses avec force détails marquise jolie... Par quelle occurrence, je suis à Ville-Marie, et au surplus dans les tambours, vous l'allez voir par la suite des événements.

Au cours du voyage d'arrivée ici (songeant que j'étais âgé de dix-sept ans et que je ne pouvais être page toute ma vie), souventes fois j'avais dit au vice-roy: " Monseigneur, que ne me donnez-vous de l'emploi dans le régiment? " Et lui de sourire et de répondre: " Par la sambleu! mon petit, tu veux donc te faire manger par les Agniés ou les Tsonnon-touans? Sais-tu bien que si le régiment de Carignan a été envoyé en la Nouvelle-France, c'est qu'il est des plus aguerri, ayant fait la campagne de Hongrie contre les Turcs?"...

<sup>5</sup> *Journal des Jésuites*, septembre 1665.

Cependant, après force requêtes, il me permit d'entrer dans les tambours, et comme ma compagnie, au mois de novembre, partait pour Ville-Marie en garnison d'hivernage, avec notre colonel, monsieur de Salières, <sup>6</sup> je la suivis en cette place, où j'arrivai sept jours plus tard.

Or sus, c'est donc aujourd'hui Noël.

J'allai cette nuit, à la messe, dans l'oratoire de l'Hôtel-Dieu, où se font les cérémonies religieuses de la paroisse.

Cette petite église bâtie de pierre en 1656 <sup>7</sup> est la seconde construite à Ville-Marie; puisqu'il en exista une première faite de bois, dans l'enceinte du fort, dès les commencements de ce poste. Mais, déjà les proportions par trop modestes de l'église d'aujourd'hui n'accommodent plus la population. Cette nuit à la messe, les habitants de Ville-Marie la remplissaient toute; et je pense bien que à cause de cette exigüité, plusieurs ont dû aller aux messes du jour.

Quoiqu'il en soit, c'est là l'église de la paroisse, en attendant qu'on en élève une plus idoine sur la Place-d'Armes, un peu à l'arrière de cet hôpital. <sup>8</sup> Et ce ne sera pas sans que besoin soit. Ville-Marie compte maintenant (1665) six-cent

<sup>6</sup> Monf. de Salières s'embarque pour aller hyuerner à Mon-réal. — *Journal des Jésuites*, novembre 1665.

<sup>7</sup> ...les seigneurs en 1656, firent construire, en grande partie à leurs frais, la nouvelle église paroissiale. Ils la joignirent à l'hôpital, afin qu'elle servit tout à la fois aux citoyens et aux malades, en attendant que les circonstances permissent d'en construire une autre... — *Histoire de la colonie française au Canada*. Faillon: vol. II, p. 201.

<sup>8</sup> De fait, cette église fut commencée, en 1672, sur l'emplacement qui fait face à l'église de Notre-Dame actuelle, là-même, au milieu de la rue, où passent les tramways. L'église de Notre-Dame qui nous est contemporaine, et qui remplaça celle de 1672, fut ouverte au culte en 1829. Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal, y officia pontificalement le 15 juin de cette année.



vingt-cinq Français, de plus des religieux, de la soldatesque et des sauvages.

Au demeurant, la chapelle était bien ornée, avec un beau tabernacle, des bougies à foison, des fleurs d'or et d'argent disposées agréablement sur l'autel par les hospitalières. Puis avec les rideaux de lin aux fenêtres, les tentures cramoisies, quelques gonfanons et autres petits drapeaux, aussi la belle nappe en dentelle, cela était d'un arrangement merveilleux.

Vous serait-il agréable, ma mère, de connaître ceux des notables et des colons qui étaient à la solennité; tous en leurs beaux ajustements?... Oui?... Alors je vais vous en nommer quelques-uns; vous croirez les voir et y être vous-même.

A l'avant, à la droite et à la gauche de monsieur le major Dupuy, commandant de Ville-Marie, le sieur de Saily, juge de la Sénéchaussée Royale, le sieur des Musseaux, juge de la cour des seigneurs (Messieurs de Saint-Sulpice), puis notre colonel de Salières, et le procureur du Roy, le sieur Charles Le Moyne. En arrière d'eux, les cinq juges de police, élus par les habitants, sur l'ordonnance de monsieur de Mézy, l'ancien gouverneur décédé au printemps. Ce sont, Louis Prudhomme, Jacques Le Moyne, le sieur du Clos, Jean Leduc, et le sieur de la Brie. Là de même, le sieur Picoté de Bélestre, Jacques Le Ber, dame Elizabeth Moyen, veuve du major Lambert Closse, tué par les sauvages il y a trois ans (1662).

Puis encore : mademoiselle Mance et les trois premières hospitalières, les soeurs de Bresoles, Massé, et Maillet. Aussi, les soeurs Marguerite Bourgeoys, Crolo et Raisin de la Congrégation, qui est une communauté établie ici, depuis peu, pour l'instruction et l'éducation des filles...

Et au hasard, dans l'église avec leurs femmes et leurs enfants : (peut-être reconnaîtrez-vous des noms de notre province, marquise ma mère), Jean Desrochers, Urbain Jetté,

Nicolas Hubert, Marin Heurtebise, Hugues Picard, Jean Cadieu, Pierre Papin, Mathurin Thibodeau, Pierre Benoist, Jacques Beauvais, Antoine Brunet, Urbain Tessier, Pierre La-chapelle, Jean Descarris <sup>9</sup> et sûrement six-vingt autres.

De plus, il s'y voyait des sauvages, en vêtements de peaux de chevreuils, ornés de porcelaines et de pelletteries.

Tout ce monde à genoux, priait fort dévotement; la plupart se préparant à recevoir la Sainte Communion.

Messire l'abbé Souart, le supérieur et le représentant des messieurs de Saint-Sulpice, seigneurs de l'île, officiait. Pierre Gadois, un de mes amis, servait la messe, en belle soutane rouge. L'abbé du Bois, notre aumônier, <sup>10</sup> était au sanctuaire en beau surplis.

Quant à la musique, elle fut chantée de façon honnête par un chœur composé de colons, d'habitants et de soldats, avec force accompagnement. Monsieur de Bransac, le commis général de la Compagnie des Indes Occidentales, jouait du luth; maître Bénigne Basset, le notaire, aussi; deux soldats de la viole; le chirurgien Bouchard du théorbe; et moi de la petite flûte.

Aussi, un peu avant la messe, vers le quart de minuit, l'orsque messire l'abbé entonna le *Te Deum*, et que le chœur répondit avec basses et dessus et les musiques, l'harmonie en plut puissamment. Je pense même que monsieur Lully, n'eut pas été marri de nous ouir.

Il est vrai, que nous avions faits force préparations auparavant.

---

<sup>9</sup> Cette nomenclature est extraite du recensement de Ville-Marie, fait au printemps de 1666. Donc, au mois de décembre 1665... Il en est de même du chiffre de la population entière, mentionné plus haut.

<sup>10</sup> L'abbé du Bois d'Egriselles était l'aumônier du régiment de Carignan-Salières, et avait fait la traversée avec ces troupes.

Le *Kyrie* et le *Gloria*, furent d'une messe de Palestrina et les autres parties de l'office en faux bourdon; de même que le *Salvum fac Regem*. A l'offertoire, c'est votre fils, marquise, qui chanta un beau motet de monsieur Cambert,<sup>11</sup> que lui-même m'avait appris à la Cour, lorsqu'il était le surintendant de la musique de Sa Majesté la Reyne-Mère; avant qu'il n'aille à Londres. Au fait, est-il encore chez le Roy d'Angleterre, Charles II?... Mais qu'importe.

Aux messes d'aurore et du jour, quelques cantiques furent chantés en français et aussi en algonquin, par une bande venue de la rivière aux Outaouais. Je voudrais marquise que vous les eussiez pu entendre. Ils chantent honnêtement, les femmes surtout. Au surplus, les guerriers de cette nation sont les amis des Français.

Quant aux chanteurs en général, et aux joueurs de musiques, on les complimenta. Et tous de dire qu'ils n'avaient de longtemps oui chanter aussi mélodieusement.

Après la cérémonie, nous fûmes tous invités à un festin fort civil, par messire l'abbé, qui nous reçut au chateau seigneurial<sup>12</sup> et avec nous vinrent quelques notables convives.

Messire l'abbé nous régala d'une pièce de pâtisserie bourrée de pigeonneaux. Un pâté d'ortolans n'eut pas été meilleur. Et ma foi, nom d'un tambour! j'estime que le maître

---

<sup>11</sup> Robert Cambert, né à Paris, en 1628. Fut surintendant de la musique à la cour de France. On lui doit la musique de la première oeuvre lyrique française, *la Pastorale*. Il écrivit aussi des airs de cour, des motets, des airs bacchiques maintenant perdus. Remplacé par Lulli, il passa en Angleterre, et devint le surintendant de la musique de Charles II. Il mourut à Londres, en 1677.

<sup>12</sup> Ce chateau, construit par M. de Maisonneuve, qui l'occupait à titre de résidence, était devenu en 1665 la demeure et le séminaire des messieurs de Saint-Sulpicé, seigneurs de l'Île de Montréal. Il s'élevait alors sur le site actuel des cours de Frothingham & Workman (Limited), quincailliers, rue Saint-Paul.

d'hôtel du prince de Condé, Vatel lui-même, en eût été content. Nous eûmes aussi du pain sucré avec du raisin dedans et des écorces de citrons confits. Aussi, pour boire, du vin et de la bière.

Puis au moment de nous quitter, nous vidâmes, messire l'abbé nous y invitant, une tasse de vin d'Espagne, à la santé du Roy, de la Reyne, de la Reyne-Mère, et de toute la famille royale. Après, ce fut le tour des Puissances absentes à savoir : du marquis de Tracy le vice-roi, de monsieur de Courcelles le gouverneur, de monsieur l'évêque ; qui tous sont à Québec, et puis ensuite de la hiérarchie ecclésiastique en général et de messire l'abbé Souart notre emphytrion en particulier.

Enfin, monsieur le major ayant levé sa tasse en disant : " A la santé de monsieur de Colbert ! ", nous répétâmes avec lui " A la santé de monsieur de Colbert ! " . . . et ajoutâmes : " à la santé aussi de son lieutenant en la Nouvelle-France, monsieur Jean Talon ! " . . .

Hé hé ! palsanguienne ! ma mère, monsieur Talon que vous connaissez, et que vous avez dû rencontrer au Louvre, alors qu'il était intendant du Hainaut, est un homme remarquable. De lui je voudrai toujours écrire de ma plus belle encre. Sa Majesté n'a pas de sujet plus féal, marquise. Dites-le au Roy. Notre ministre des finances le sait bien d'ailleurs.

Mais pour en revenir à notre fête, quand nous eûmes honoré toutes les Puissances et toutes les Armoiries, elle prit fin.

Chacun s'en alla en son logis, après avoir chanté l'hymne *Dieu sauve le Roy*, que monsieur Lully, à la Cour, a mis en musique.

Ce matin, on ne sonna pas la diane, afin de donner loisir aux soldats, et moi un peu avant la grand'messe, je fus avec mon tambour, accompagné par des flûtes du régiment, don-

ner des aubades au commandant de la place, au colonel, et au représentant des seigneurs, messire l'abbé Souart.

Noël! Noël! Noël!...

Il est quatre heures, le jour baisse rapidement, et il en était deux, quand je commençai cette lettre, à mon arrivée du Hangar du Roy, où j'étais allé faire ripaille avec la garnison.

Cette missive, je vous l'écris de l'Hôtel-Dieu, <sup>13</sup> grâce à la sollicitude de la bonne demoiselle Mance, fondatrice et administratrice de la maison, qui me baille plume, encre et papier. Cependant, je me demande quand vous la recevrez. De science certaine, je ne le sais pas; car les glaces nous ferment, en cette saison, la route de la haute mer.

Au mois de juillet? Peut-être bien. Plus tard? Il se peut encore...

Je suis dans la salle des hommes, ou il y a trois malades. Le premier, souffre d'une blessure à la tête, faite par un agnièronnon, qui a essayé de le scalper, mais duquel il a pu fuir... Ces sauvages, marquise, sont des marauds! Le second a eu un pied gelé; quant au troisième, il est pris d'un grand *reume* et d'une fièvre. Monsieur le chirurgien Bouchard vient de lui faire une petite saignée bénigne, pour calmer la chaleur du sang.

Dans la pièce à côté, celle des femmes, il n'y a qu'une sauvage, plutôt vieille que malade, et à travers la cloison de bois, j'entend la voix de la Mère des Bresoles qui lui traduit dans sa langue barbare les premières paroles du *Notre Père*.

Au moment où je trace ces mots, je regarde par la fenêtre, de l'autre côté du sentier, mademoiselle Mance, qui sort du logis de la soeur Bourgeoys, laquelle habite au-dessus de l'école qu'elle fonda il y a huit ans (1657), la première de

---

<sup>13</sup> Emplacement: angle nord-est des rues Saint-Paul et Saint-Sulpice.

Ville-Marie. Cette maison était autrefois une étable, surmontée d'un colombier, que lui donna monsieur de Maisonneuve. Aujourd'hui, l'étable c'est l'école, le colombier son gîte. <sup>14</sup>

D'ici, j'aperçois, à quelques centaines de perches vers l'ouest, le manoir des seigneurs de l'île de Montréal, qui est aussi le séminaire. Un peu plus loin, à l'avant, sur une pointe de terre formée par le Saint-Laurent, et une petite rivière dénommée Saint-Pierre, le vieux fort de la compagnie de Notre-Dame <sup>15</sup> sommeille dans la neige.

Du côté de l'est, à travers les arbres dépouillés, je devine, plutôt que je ne vois, la chapelle, que la soeur Bourgeoys érigea il y a six ans, (1659) sous le vocable de Notre-Dame de Bonsecours. <sup>16</sup>

Un peu au de là, le drapeau blanc à fleurs de lys d'or flotte sur la redoute, qui domine la forêt, sur son monticule. <sup>17</sup>

Dans le lointain, c'est le fleuve immobile, un désert de froidure... Puis la mer... Puis toujours plus loin, les rives de la patrie absente, où je vois, ainsi qu'à travers un brouillard, le castel de mes pères, dans la campagne de la Rochelle.

Entrant par l'esprit, dans la grande salle boisée de chêne, tapissée de portraits d'ancêtres, j'y contemple une jolie marquise à cheveux d'argent.

<sup>14</sup> Cette maison, la première des Dames de la Congrégation, était située de l'autre côté de l'hôpital, un peu plus à l'est.

<sup>15</sup> Site actuel de l'édifice des douanes, L'endroit fut longtemps connu sous le nom de Pointe-à-Callières.

<sup>16</sup> Sur l'emplacement que nous connaissons, trois chapelles ont été successivement érigées : la première, celle dont il est ici question, au cours des années 1657-8-9 ; la seconde en l'an 1673 et la troisième en 1771. C'est cette dernière, laquelle fut restaurée en 1888, dont la vue nous est familière.

<sup>17</sup> Ancienne Place Dalhousie.

Elle parle à des enfants d'un grand frère en service du Roy en la Nouvelle-France, votre fils, qui vous embrasse tous bien tendrement.

Adieu, bonne et chérie marquise ma mère,

Je vous baise avec respect les mains,

**CLAUDE DU MOUSSON,**

Tambour au régiment de Carignan-Salières,  
en service de Sa Majesté Louis XIV,  
en la Nouvelle-France.

Pour copie conforme,

**Louis-Raoul de LORIMIER.**

---

# Ballades françaises recueillies au Canada

Par MARIUS BARBEAU

## 1. LE FLAMBEAU D'AMOUR <sup>1</sup>

C'est une fille de quinze ans. Grand Dieu, qu'elle était amoureuse !  
Son père(e) la fait mettre à la tour,  
Pour qu'elle renonce à ses amours.

Son amant la suit pas à pas, ses yeux fondant, baignés de larmes.  
— La belle, s'ils vous mettent à la tour,  
J'irai vous y voir tous les jours.

— Mon cher amant, mon cher amant, j'allumerai un flambeau pour  
— Quand le flambeau est allumé, [enseigne.  
Dedans la tour vous y viendrez. —

Arrivant l'heure de minuit, le flambeau d'amour s'alluma.  
Son amant a voulu passer ;  
Dedans la mer il s'est noyé.

Mais quand ça vint au matin jour, la bell(e) parut à la fenêtre ;  
Ell(e) regarda de haut en bas ;  
Y vit son amant au trépas.

— Amant, amant, très cher amant, que tu causes à mon coeur de  
Si je le pouvais, de mon sang [peine !  
Je ressusciterais mon amant.

---

<sup>1</sup> Bien connue en France, où elle a d'abord été signalée par Gérard de Nerval, cette ballade nous vient de Tadoussac, des Eboulements et de Lorette, où quatre chanteurs nous l'ont redite en des formes assez différentes.



Avec la pointe de mes ciseaux je percerais mes douces veines.  
 Ah ! j'y ferais couler mon sang,  
 Pour l'amour de mon cher amant.

O mer, mer pleine de courroux, tu as tué mon Alexandre ;  
 Tu as tué mon serviteur  
 Tu m'arraches l'âme et le coeur.

Ni père ni mère n'ont voulu ; ce mariag(e) n'ont pas permis.  
 Ah ! mourons pour l'éternité.  
 C'est dans le ciel qu'on peut aimer.

---

## 2. LE PRISONNIER ET LA FILLE DU GEOLIER <sup>2</sup>

---

C'est la fille d'un géolier. Vrai Dieu, qu'elle est jolie !  
 Elle est jolie et faite au tour.  
 Un prisonnier lui fait l'amour.

C'est par un dimanche au matin, s'en va trouver le juge ;  
 A ses genoux s'est jetée :  
 — Donnez sa grâce au prisonnier ! —

Le juge l'a pris par la main : — Levez-vous, Marguerite !  
 Le prisonnier, il en mourra.  
 Un autre amant il vous faudra. —

De là la belle s'en est allée au logis de son père ;  
 Leva le traversin du lit,  
 Les clefs de la prison a pris.

En courant la belle aussitôt s'en va ouvrir les portes.  
 — Amant, sortez de la prison !  
 Les portes en sont à l'abandon.

---

<sup>2</sup> Texte tiré de deux versions, recueillies de Mme Mathilde Audet (Eboulements, Charlevoix) et d'Edouard Hovington (Tadoussac).

— Asseyons-nous dessus ce banc ; parlons d'amour ensemble. —  
 Tourna la tête ; derrière lui  
 Aperçut le bourreau venir.

— C'est donc ici, chère Marguerite, qu'il me faudra mourir.  
 Prends cet anneau d'or de mon doigt.  
 Choisis un autre amant que moi.

— D'un autre amant ne voudrai pas, Jules, mon ami Jules.  
 Je veux mourir entre tes bras ;  
 Ne puis survivre à ton trépas. —

Mais en montant sur l'échafaud, aperçut Marguerite.  
 Le prisonnier dit au bourreau :  
 — Couvrez ma mie de mon manteau. —

Le bourreau répondit céans :—Tu pens(es) encor à ta mie ?  
 Un bout de corde à mon côté  
 Te la fera vite oublier. —

Mais quand il fut sur l'échafaud, la belle a tombé, morte.  
 Les anges ont fini par s'entendre :  
 — Voilà des amours tendres !

Qu'on donne grâce au prisonnier,  
 Que dans la ville en soit parlé ! —

---

### 3. DANS LISBONNE <sup>3</sup>

---

Quand nous sommes partis de rade, ne somm(es) pas partis sans  
 Dire adieu à nos femmes, à nos petits enfants ; [regrets,  
 Dire adieu à la reine, à la ville de Rouen.

---

<sup>3</sup> Chantée par Edouard Hovington, un vieux coureur des-bois de 90 ans, résidant à Tadoussac.

Mais quand nous fûmes en pleine mer, dessus la mer bien éloignée,  
Survint une tempête. On vit ces matelots  
Qui faisaient leur devoir pour sauver le vaisseau.

Nous sommes entrés dans Lisbonne, tous en avant, prenant repos.  
Les Espagnols s'étonnent de voir devant leurs portes  
Une si jolie frégate, le toit verni en or.

Les pavois vont vent en arrière, fort bien polis, fort bien garnis.  
Tout autour d'eux les hûnes parées de fleurs de lis.  
Ça nous *barra* les *remarques* de ce grand roi Louis.

---

#### 4. DANS LES GALERES <sup>4</sup>

---

C'est dans la ville de Paris,  
Là où j'ai tant eu de plaisir.  
Mais à présent il faut partir  
Pour le chemin de Langrisse.  
Ma pauvre vie est condamnée  
Pour y languir dans la misère.

J'étais entré dans la galère  
Avec mon habit de velours.  
Le capitaine se mit à dire :  
— Coquin, viens-t'en ! dépouille-toi ; (*bis*)  
Prends cet habit de toile verte. —  
Je voyais bien qu'au changement  
Certes ! j'avais bien de la perte.

J'avais une belle chaîne d'or  
Que ma mignonne m'avait donnée ;  
Aussit une belle ceinture,  
Qui m'environnait les côtés, (*bis*)  
*Mais* de la largeur d'une écharpe.  
Le capitaine a dit : — Brigand,  
Chaîne et ceinture quitte céans ! —

---

<sup>4</sup> Recueillie à Tadoussac, d'Edouard Hovington.

J'avais une blonde chevelure,  
 Que je peignais cent fois le jour.  
 Mais à présent on me la rase  
 Comme un enfant de deux jours.  
 Ma barbe ne servira plus  
 Pour embellir mon blanc visage ;  
 Tous les trois mois on me la rase.

— Dis-moi, mon ami La Ramée,  
 Que ferons-nous toujours, ici ? (*bis*)  
 Toujours y vivre dans l'ennui ?  
 Car si c'était en mon pouvoir,  
 Si je pouvais gagner ces plaines,  
 Je leur ferais bientôt voir  
 Mes talons, aussi mes semelles.

Dis-moi, mon ami La Ramée,  
 Quand donc pars-tu pour Rouen ?  
 Si tu y vois ma bien-aimée,  
 Tu lui feras des compliments.  
 Tu lui diras fidèlement  
 Que ma santé, elle est très bonne.  
 Tu lui diras qu'en peu de temps  
 Là-bas j'irai voir sa personne. —

---

## 5. CHEZ LES SAUVAGES

(Ballade canadienne, avec réminiscences françaises) <sup>5</sup>

---

Le six de mai dernier,  
 Je me suis engagé (*bis*)  
 Pour faire un long voyage,  
 Pour aller au pays,  
 Parmi tous les sauvages.

---

<sup>5</sup> Chantée par Edouard Hovington, de Tadoussac.

Ah ! que l'hiver est long !  
Que ce temps est ennuyant !  
Nuit et jour, mon coeur soupire  
De voir venir le printemps.  
Ce beau et doux printemps,  
C'est lui qui les console,  
Les malheureux amants  
Avec leurs amours folles.

Beau printemps tout aimable !  
Ce joli mois d'avril  
Nous fait mettre les voiles,  
Nous fait quitter l'ennui.  
Ah ! je retourne enfin  
Pour aller voir ma mie,  
Qui est la plus jolie.

Qui(i) en a fait la chanson ?  
C'est un jeune garçon  
S'en allant à la voile,  
La chantant tout au long.  
Elle est bien véritable.  
Adieu, pays d'ennuis !  
Adieu, tous les sauvages !

**Marius BARBEAU.**

*Victoria Museum, Ottawa, Canada.*

## A travers les faits et les oeuvres

---

Un mois fertile en événements. — Le gâchis russe. — Anarchie et guerre civile. — Une déclaration de M. Kerensky. — Redressements nécessaires. — La ruée austro-allemande en Italie. — Une série de défaites. — Crise ministérielle à Rome. — Les Alliés à la rescousse. — Un conseil militaire inter-allié. — Le discours de M. Lloyd George à Paris. — Vive émotion en Angleterre. — Un dramatique débat. — Interpellation de M. Asquith. — Réponse énergique de M. Lloyd George. — Triomphe oratoire. — La chute de M. Painlevé. — Avènement imprévu de M. Clemenceau. — Sa déclaration ministérielle. — Victoires anglaises dans le Cambrésis. — Au Canada.

---

**L**E mois qui s'achève a été plein d'événements importants et graves : accentuation de l'anarchie russe, défaites italiennes, victoires anglo-françaises, création d'un conseil de guerre inter-allié, crise ministérielle en France, avènement d'un cabinet Clemenceau, assaut parlementaire contre Lloyd George, qui en est sorti vainqueur. Nous allons essayer d'analyser et de commenter successivement tous ces sujets.

Dans notre dernière chronique nous avons indiqué combien la situation était tendue entre le gouvernement provisoire russe et les énergumènes connus sous le nom de Bolsheviks. Au moment où nous écrivions, M. Kerensky avait réussi à former un ministère de coalition et à faire échouer les manœuvres du congrès démocratique, dont la prétention était d'accaparer le pouvoir. Le nouveau gouvernement avait formulé sa politique étrangère et annoncé que son but était de signer la paix, "d'accord avec les Alliés", le plus tôt possible.

Subséquentement, M. Kerensky a fait pour la presse associée une déclaration d'une nature extraordinaire. Avant les événements qui se sont précipités ensuite à Saint-Pétersbourg, et qui ont si lamentablement empiré une situation déjà déplorable, nous avons noté dans cette pièce certains passages qui nous semblaient provoquer la critique. Malgré ce qui est survenu depuis, nous croyons opportun de leur consacrer quelques observations, qui s'appliquent au cas de la Russie quels que soient ses gouvernants éphémères. M. Kerensky aurait dit entre autres choses : " La Russie a combattu pendant dix-huit mois de plus que l'Angleterre. Elle s'est battue toute seule et elle se bat toute seule... La Russie en avoir fini avec la guerre ? C'est une question ridicule. La Russie prend une part énorme à la guerre. On n'a qu'à se rappeler l'histoire. La Russie a commencé la guerre pour les Alliés. Elle combattait quand l'Angleterre se préparait et quand les Etats-Unis observaient. Au début elle a porté tout le poids de la lutte, sauvant l'Angleterre et la France. "

C'est là se permettre trop de liberté avec les faits. Qu'au début la Russie ait pris dans la guerre une part plus importante que la Grande-Bretagne, c'est admis. Qu'elle se soit bien battu, tout le monde le reconnaît. Mais qu'elle se soit battu toute seule, qu'elle ait commencé la guerre pour les Alliés, qu'elle ait, en 1914, 1915 et 1916, porté tout le poids de la lutte, sauvant la France et l'Angleterre, c'est trop fort, et cela ne peut passer sans protêt. La Russie n'a pas commencé la guerre pour les Alliés. Ce sont les Alliés qui sont entrés dans la guerre pour la Russie. Quel intérêt direct la France et l'Angleterre avaient-elles dans la question serbe, au mois de juillet 1914 ? Est-ce entre l'Autriche et la France que le *casus belli* s'est posé, après l'ultimatum autrichien au gouvernement de Belgrade, ou bien entre l'Autriche et la Russie ? Les chefs de la révolution russe s'imaginent-ils qu'ils

vont pouvoir escamoter les réalités? Nous sommes bien convaincu que la Russie ne pouvait, sans déchéance, s'abstenir de protéger la Serbie. Mais c'est précisément à cause de l'intervention russe, inévitable, provoquée par l'Autriche et l'Allemagne, que la France, liée par un traité, est entrée en scène, et que l'Angleterre, non liée, mais les yeux ouverts sur les dangers d'un triomphe germanique, est venue se ranger à côté d'elle. C'est à propos de la question serbe, question qui intéressait surtout la Russie, que la guerre a éclaté. Et ce qui est tragiquement douloureux et d'une poignante ironie, en ce moment, c'est que cette guerre où nous avons été jetés pour empêcher la Russie d'être humiliée, d'être écrasée par l'Allemagne et l'Autriche, les démagogues russes nous signifient maintenant qu'ils en ont assez, et nous adressent, pour brocher sur le tout, des sommations impertinentes.

Cette autre affirmation de M. Kerensky que la Russie a supporté au début tout le poids de la lutte, sauvant la France et l'Angleterre, doit être aussi relevée. L'homme politique russe a-t-il entendu parler de la bataille de la Marne? Et l'Aisne, et Arras, et Ypres, et Dixmude, et Verdun, et la Somme? La vérité, c'est qu'en étant fidèle à l'alliance, en respectant la foi jurée, en tirant l'épée au mois d'août 1914, la France a sauvé la Russie; et, de plus, c'est que, si la Russie, au lieu de se payer le luxe intempestif d'une révolution au mois de mars 1916, eût continué à se battre contre les Teutons, la victoire finale et la paix honorable seraient bien près d'être obtenues à cette heure.

M. Kerensky venait à peine de faire la déclaration que nous venons de commenter qu'une nouvelle explosion révolutionnaire se produisait à Saint-Petersbourg. Les éléments les plus démagogiques déclaraient ouvertement la guerre au gouvernement provisoire, le renvêraient, s'emparaient de l'administration, emprisonnaient quelques ministres, met-



taient les autres en fuite et entreprenaient d'administrer les affaires. Une fois de plus, la guerre civile a ensanglanté les rues et les avenues de Saint-Pétersbourg. Un peu partout les factions se sont livrées bataille. Le sang a coulé dans Moscou, la ville sainte. Les corps d'armée, au lieu de combattre l'ennemi commun, se sont heurtés dans des luttes fratricides. Léon Trotsky et Lenine, deux anarchistes, devenus détenteurs du pouvoir dans la capitale, ont organisé une sorte de gouvernement communard, qui ne saurait donner à la Russie ni la stabilité, ni l'ordre, ni la discipline, ni la réorganisation dont elle a besoin.

Rien de plus navrant, assurément, que la situation russe à l'heure actuelle. La Russie est virtuellement sortie de la guerre, et l'Allemagne peut désormais réduire à sa plus simple expression son effort sur le front oriental. C'est ce qui lui a permis de frapper un coup aussi formidable qu'inattendu sur la frontière italienne.

\* \* \*

Depuis quelques semaines, les nouvelles qui nous venaient de ce côté étaient excellentes. Les Italiens avaient infligé aux Autrichiens plusieurs défaites et se rapprochaient graduellement de leur but, Trieste. Tout à coup, dans les derniers jours d'octobre, les dépêches commencèrent à nous annoncer qu'une redoutable offensive austro-allemande se dessinait sur le front de l'Isonzo. Et les mauvaises nouvelles se succédèrent avec une rapidité déprimante. L'aile septentrionale italienne, au nord de Tolmino, fléchit devant des forces supérieures. L'Isonzo fut traversé par l'ennemi. L'aile méridionale, se voyant menacée d'enveloppement, dut reculer à son tour, et la situation devint très grave. Sans cesse exposé au mouvement tournant de l'ennemi, le général Cadorna se

vit forcé de battre en retraite en livrant constamment de sanglants combats d'arrière-garde. L'offensive teutonne était formidable. Plusieurs divisions allemandes, probablement transportées du front russe à celui des Alpes, y étaient engagées à fond, avec une artillerie puissante. Les Italiens durent évacuer Goritz, abandonner la ligne de l'Isonzo, et faire une retraite précipitée, au cours de laquelle les Allemands et les Autrichiens leur enlevèrent des milliers de prisonniers et capturèrent plusieurs centaines de bouches à feu. Successivement Cividale, Udine, Romans, Palmanova tombèrent entre les mains des envahisseurs. Il sembla d'abord que les armées italiennes allaient pouvoir établir un front nouveau sur les bords du Tagliamento, et y arrêter l'avance austro-allemande. Mais cet espoir fut déçu, et la retraite continua à travers les plaines de la Vénétie jusqu'à la Piave, dernière ligne de défense possible, avant d'abandonner à l'ennemi cette province tout entière, avec Trévis, Vicence, Vérone et Venise, la reine de l'Adriatique. Heureusement, dans ces positions nouvelles, sur un front raccourci de cent soixante à environ soixante milles, entre la mer et les Alpes Dolomites, les armées italiennes, qui, à part quelques divisions désemparées au début par la brusquerie de l'attaque, ont fait preuve d'une vaillance et d'une solidité admirables, les armées italiennes, disons-nous, sont parvenues à enrayer cette foudroyante offensive. Depuis deux semaines, elles ont tenu en échec les Austro-Allemands, elles ont eu l'avantage dans plusieurs combats acharnés et ont infligé aux ennemis des pertes cruelles. Ceci a donné aux Français et aux Anglais le temps d'expédier en Italie les renforts nécessaires d'hommes, de grosse artillerie et de munitions. On annonce que ces renforts viennent d'arriver sur le théâtre des opérations, et leur action va sans doute se faire sentir d'ici à quelques jours. Entre temps, d'importants changements ont eu lieu dans le haut commandement italien. Le

général Cadorna a été remplacé par le général Diaz, qui a sous lui les généraux Badoglio et Grandina.

Une crise politique avait éclaté concurremment avec la défaite militaire. Le cabinet Boselli, qui avait succédé au cabinet Salandra en juin dernier, était renversé le 25 octobre par un vote de blâme écrasant : 314 contre 94. On attribue cette chute à la crise alimentaire qui sévit en Italie depuis quelques mois. Un nouveau gouvernement a été immédiatement formé sous la présidence de M. Orlando. Ce changement de ministère n'affecte aucunement l'attitude de l'Italie dans la guerre. C'est uniquement une affaire de politique intérieure.

Le nouveau cabinet a été formé à temps pour conférer avec les premiers ministres français et anglais, qui se sont rendus à Rome au commencement de novembre, non seulement pour discuter les mesures à adopter afin d'arrêter la ruée allemande, mais aussi pour déterminer un programme de coopération et de collaboration militaires permanentes. M. Painlevé, chef du gouvernement français, accompagné de M. Franklin-Bouillon, ministre des missions à l'étranger, ainsi que M. Lloyd George, premier ministre britannique, et le général Smuts, de l'Afrique du Sud, avaient été précédés à Rome par le général Foch, chef de l'état-major français et par le général Robertson, chef de l'état-major anglais. Cette conférence a eu lieu parce qu'on a reconnu la nécessité d'un grand plan d'action combinée entre les hauts commandements en sus de l'action et des directions sectionnelles. Un de ses premiers résultats a été la formation d'un comité militaire collectif et permanent, composé du général Foch, du général Wilson, sous-chef de l'état-major général anglais, et du général Cadorna, l'ex-commandant en chef des armées italiennes. La place des Etats-Unis est aussi marquée dans ce comité ou ce conseil, qui aura surtout pour objet de coordonner et d'unifier l'effort des Alliés sur tous les fronts.

Les deux premiers ministres, MM. Painlevé et Lloyd George, de retour de Rome, ont exposé les motifs qui ont déterminé la création de ce nouvel organisme, dans des discours prononcés à un déjeuner donné à Paris en l'honneur du ministre anglais. " Un seul front, une seule armée, une seule nation, tel est le programme requis pour la victoire future ", a dit M. Painlevé. " Si, après quarante mois de guerre, après toutes les leçons que la guerre nous a enseignées, les Alliés n'étaient pas capables de cette union sacrée internationale, alors, malgré leurs sacrifices, ils ne seraient pas dignes de la victoire. "

M. Painlevé a fait ressortir le contraste qui existe entre les conditions d'action des empires germaniques et celles des Alliés. " L'alliance de nos ennemis, a-t-il dit, a effectué l'unité d'effort par une discipline brutale, l'un de ces peuples s'étant rendu le maître des autres et les ayant rendus aptes à servir. Mais nous, nous sommes des peuples libres. Nous n'admettons pas de sujétion à d'autres peuples en temps de guerre. Cette indépendance est en même temps une source de force et une source de faiblesse : de force, parce qu'elle renferme une capacité de résistance inconnue aux peuples vassaux ; de faiblesse, parce qu'elle rend plus difficile la coopération des opérations militaires. Faire accorder cette indépendance avec la nécessité de l'unité de direction qui est requise pour tracer une ligne de conduite efficace concernant la direction de la guerre, tel sera le travail que devra accomplir le comité de guerre inter-allié ou le conseil supérieur de la guerre qui vient d'être créé par les Alliés. "

Prenant à son tour la parole, M. Lloyd George a prononcé un discours sensationnel. Il a commencé par exprimer son regret que la nécessité d'agir vite n'eût pas laissé le temps de consulter les Etats-Unis ou la Russie avant de créer ce conseil. Les défaites italiennes avaient rendu tout délai inad-

missible. Mais il faudra que tous les grands alliés soient représentés dans les délibérations communes. Puis, écartant tout euphémisme et toute précaution oratoire, le premier ministre britannique a fait une critique implacable de la manière dont les Alliés avaient conduit la guerre depuis trois ans. Il a mentionné "les timidités et les susceptibilités" qui se sont manifestées quand il s'est agi de fronts où les généraux qui commandaient n'avaient pas pris part aux consultations inter-alliées. Il a signalé la faute commise en ne secourant pas efficacement la Serbie de manière qu'elle pût tenir ferme. Le résultat fut que les empires du centre forcèrent le blocus et purent obtenir de l'Orient des hommes et des approvisionnements sans lesquels ils n'auraient pu maintenir leurs armées. " Pourquoi cette faute incroyable fut-elle commise ? " a demandé M. Lloyd George. " La réponse est simple. Ce fut parce que personne en particulier n'était chargé de garder la porte des Balkans. L'unité de front n'était pas devenue une réalité. La France et l'Angleterre étaient absorbées par d'autres problèmes dans d'autres régions. L'Italie pensait seulement au Carso. La Russie montait la garde sur une frontière de plus de mille milles de long, et, même sans cela, elle n'eût pas pu passer pour aider la Serbie, parce qu'alors la Roumanie était neutre. Il est vrai que nous envoyâmes des troupes à Salonique pour secourir la Serbie, mais comme toujours elles furent envoyées trop tard. La moitié des hommes qui sont tombés dans un vain effort pour percer le front occidental en septembre eussent en cette même année sauvé la Serbie, sauvé les Balkans et complété le blocus de l'Allemagne. "

Répondant d'avance à l'objection que soulevaient peut-être en eux-mêmes quelques-uns de ses auditeurs, l'orateur a poursuivi en accentuant sa pensée : " Vous pouvez nous dire que c'est là une vieille histoire. J'en conviens. Ce fut simple-

ment le premier chapitre d'une série qui s'est continuée jusqu'à l'heure présente : 1915 fut l'année de la tragédie serbe ; 1916, celle de la tragédie roumaine, laquelle fut une répétition presque absolue de l'histoire de la Serbie. Cela est incroyable lorsqu'on pense aux conséquences qu'eut pour la cause alliée la défaite roumaine ; de riches champs de blé, des puits abondants de pétrole passaient à l'ennemi, et l'Allemagne pouvait échapper à notre étreinte. Pendant le temps de la récolte, cette année, on leva une fois de plus le siège des puissances du Centre, et cette horrible guerre était une fois de plus prolongée. Ceci ne fût point arrivé si une autorité centrale eût existé qui eût été chargée de considérer le problème de la guerre pour le théâtre tout entier de la guerre. "

M. Lloyd George a ensuite rappelé les douloureux échecs subis en ces dernières semaines sur le front de l'Isonzo. Puis il a fait cette déclaration : " Pour ce qui me regarde, j'en étais arrivé à la conclusion que je ne pouvais pas accepter plus longtemps la direction d'une guerre condamnée à finir en désastre par suite du manque d'unité. Le malheur de l'Italie peut encore sauver l'alliance, parce que, s'il ne fut point arrivé, je ne pense pas que même aujourd'hui nous aurions créé un véritable conseil supérieur. Des traditions nationales et professionnelles, des questions de prestige et des susceptibilités conspiraient toutes à rendre vaines nos meilleures décisions. Nul en particulier n'en portait le blâme. La faute se trouvait dans la difficulté qu'il y avait naturellement d'obtenir de tant de nations, de tant d'organisations indépendantes, qu'elles fondissent ensemble toutes leurs particularités individuelles afin qu'elles agissent de concert comme si elles n'eussent été qu'un seul peuple. "

En prononçant un discours d'une telle hardiesse, le premier ministre anglais se rendait bien compte de la portée de sa parole. Aussi, s'est-il écrié en terminant : " Je me suis

exprimé aujourd'hui avec une franchise qui est peut-être brutale, au risque d'être mal interprété et mal compris, soit ici, soit ailleurs, et peut-être même au risque de donner temporairement un encouragement à l'ennemi. Je l'ai fait, parce que, maintenant que nous avons établi ce conseil, il nous incombe de veiller à ce que l'unité représentée par lui soit réellement un fait et non une apparence seulement. La guerre a été prolongée par l'esprit d'individualité, elle sera abrégée par l'esprit de solidarité. Si les efforts qui se font à l'effet d'organiser l'unité d'action de notre part deviennent une réalité, je n'ai aucun doute sur l'issue du conflit. Le poids des hommes, du matériel et des facteurs moraux, dans tous les sens du mot, est de notre côté. Je le dis, quoi qu'il advienne à la Russie ou en Russie. Une Russie révolutionnaire ne peut jamais être qu'une menace pour l'*Hohenzollernisme*. Mais, même si nous sommes contraints de désespérer de la Russie, ma confiance dans le triomphe final de la cause des Alliés demeure inébranlable. ”

Si l'on en croit les dépêches, ce discours assaisonné au salpêtre a été bien accueilli à Paris. Mais en Angleterre il a provoqué tout d'abord les plus véhémentes censures. Une grande partie de la presse anglaise l'a critiqué amèrement. Les extraits suivants d'un article violent du *Daily News* peuvent donner une idée de ces attaques: “ Ce discours est une calomnie contre notre pays. Il est aussi grièvement, aussi cruellement, aussi faussement calomnieux qu'il est malicieux. Il nous livre à la censure de l'Europe et du monde et nous représente comme la cause principale des malheurs qui sont survenus à notre cause. Il invite les Alliés à se méfier de nous, à nous mal juger, à nous condamner, nous qui avons sacrifié notre sang et nos trésors sans un murmure. ” Le *Daily News* ajoutait que M. Lloyd George avait un dessein inavouable, et qu'après s'être fait dictateur dans son pays,

il aspirait à jouer le même rôle à l'étranger. D'autres journaux se joignaient à ces dénonciations. Le *Times*, sans aller aussi loin que le *News*, faisait entendre une note défavorable. Il disait : " L'idée que nos désappointements en Russie et en Italie peuvent être dûs à des fautes commises par nous, et n'auraient pas eu lieu si le conseil ou le comité militaire eut existé auparavant, est un grotesque travestissement de la vérité. " Les amis du premier ministre eux-mêmes regrettaient quelques parties de sa harangue parisienne. Ainsi le *Daily Mail*, qui l'appuie chaudement, déclarait qu'il aurait dû omettre plusieurs parties de son discours et que ses assertions sensationnelles étaient vraiment malheureuses. Comme on le voit, le premier ministre avait une très mauvaise presse. Les attaques portaient à la fois sur la création du conseil militaire et sur les déclarations tranchantes au moyen desquelles M. Lloyd George avait essayé d'en démontrer la nécessité.

Cette émotion de l'opinion et de la presse devait avoir sa répercussion dans la Chambre des communes. Le 15 novembre, M. Asquith a interpellé le premier ministre sur les fonctions du conseil militaire. Il a demandé si " ce conseil peut passer outre, en matière de stratégie, à l'avis de l'état-major général, au pays, et du commandant en chef, au front; si la décision ultime à prendre sur la distribution et les mouvements des diverses armées en campagne doit être le privilège du conseil ou des gouvernements qu'il représente, et si la Chambre pourra discuter les arrangements proposés et les déclarations faites à ce sujet par le premier ministre. " En réponse à ces questions, M. Lloyd George a lu le texte même de l'entente entre les gouvernements anglais, français et italien, au sujet de la création du conseil suprême des Alliés, en y ajoutant un commentaire : " D'après ce qui précède, a-t-il dit, il est clair que le conseil ne disposera pas de pouvoirs exécutifs et que les décisions finales en matière de stratégie et



au sujet de la distribution et des mouvements des diverses armées en campagne seront du ressort des gouvernements des Alliés. Il n'y aura conséquemment pas de service des opérations attaché au conseil. Les représentants militaires permanents tireront des services d'informations des Alliés tous les renseignements nécessaires pour leur permettre de conseiller le conseil. Le but des Alliés a été d'établir un organisme central chargé de surveiller continuellement le théâtre des opérations, comme, tout en se servant des informations recueillies sur tous les fronts et reçues de tous les gouvernements et de tous les états-majors, de coordonner les plans des divers états-majors, et de faire, si nécessaire, des propositions de leur chef pour la meilleure conduite de la guerre. " Enfin, à la dernière question de M. Asquith M. Lloyd George a répondu que le gouvernement avait fixé le 19 novembre pour le débat sur son discours de Paris et sur le conseil proposé.

On conçoit quel intérêt passionné a fait naître la perspective de cette séance. Dans l'intervalle, l'opinion a été surexcitée davantage encore par l'annonce que lord Northcliffe avait refusé l'offre d'un portefeuille que lui avait faite le premier ministre. La publication de la lettre écrite par lui à ce dernier, pour décliner le poste de ministre de l'aviation, a produit une impression défavorable à M. Lloyd George. On y lisait cette phrase quelque peu menaçante: " Dans les circonstances présentes je peux faire davantage pour mon pays en gardant mon indépendance et en me réservant le droit de critiquer certains points de votre administration que je n'approuve pas. "

Le débat du 19 novembre dernier s'ouvrait donc sous de fâcheux auspices pour le premier ministre. On se demandait quelle en serait l'issue, et si elle ne serait pas fatale au gouvernement. La Chambre des communes avait son aspect

des grands jours. Le ban et l'arrière-ban des députés étaient présents, il n'y avait pas de places libres sur le parquet et les tribunes étaient bondées d'auditeurs et d'auditrices.

Ce fut M. Asquith qui amorça le débat. Il le fit vigoureusement, mais sans passion oratoire. Sa critique porta sur deux points. D'abord le conseil suprême récemment créé sera exposé à des conflits avec l'état-major de chaque nation, et les affaires militaires seront dirigées par deux corps différents. Par ailleurs, comment un tel conseil aurait-il pu empêcher les désastres de Serbie, de Roumanie, de Russie et d'Italie ? Quant au discours de Paris il méritait d'être censuré, parce qu'il créait l'impression que, jusqu'ici, bien des fois l'armée anglaise avait été mal dirigée et sacrifiée en vain. Il semblait que le discours de M. Asquith ait manqué de vie. " Il a parlé sans s'exciter lui-même et sans exciter personne ", lisons-nous dans une analyse très originale du débat, écrite par le correspondant américain du *New York Times* à Londres, M. Charles Grasty.

La réponse a contrasté avec l'attaque. M. Lloyd George a prononcé combattivement un discours de combat. Il n'a pas biaisé, ni essayé de pallier son acte, de plaider les circonstances atténuantes. Il a glorifié son initiative et s'est applaudi de son attitude et de ses résultats. Pour ce qui est du conseil inter-allié, il a déclaré que son objet est de coordonner les efforts. Kitchener l'avait proposé en 1915. Le simple rouage d'officiers de liaison, la réunion occasionnelle de ministres et de chefs d'état-major, une ou deux fois l'année, sont entièrement insuffisantes pour obtenir une coordination réelle. Il faut avoir un corps permanent, qui aura les yeux constamment ouverts, qui avisera constamment le gouvernement relativement à la situation sur le front italien, français ou russe. Parlant du conflit d'autorité que l'établissement de ce conseil pourrait occasionner, M. Lloyd

George a dit qu'il n'a agi que deux fois contrairement à l'opinion de ses aviseurs militaires. La première fois, ce fut quand il donna l'ordre de construire plus de canons que les autorités militaires n'en demandaient. La deuxième, ce fut quand il enleva le contrôle des chemins de fer de l'arrière aux autorités militaires. Le temps a prouvé que ces deux mesures étaient excellentes.

M. Lloyd George a ensuite abordé le terrain dangereux du discours de Paris. Il y est allé carrément. Ce fameux discours a été un acte délibéré, prémédité et voulu. " S'il constitue une faute, a-t-il dit, je ne saurais alléguer qu'il a été le fruit d'une impulsion soudaine, ou que je me suis laissé entraîner par la chaleur du moment. Je l'ai prononcé à dessein. J'avais déjà vu d'excellents projets, de lord Kitchener, de M. Briand, rester sans résultats, par suite de la répugnance qu'ont les corps indépendants à fondre leurs individualités dans une organisation commune. J'ai eu peur qu'il en fût encore ainsi cette fois. Je me suis déterminé à jouer gros jeu, afin de secouer le sentiment public, non seulement ici, mais en France, en Italie, en Amérique. Je ne connais pas du tout la stratégie militaire, mais je connais un peu la stratégie politique. Je sais que, pour faire adopter un projet politique important, il faut y intéresser l'opinion publique. C'est ce que j'ai fait dans mon discours de Paris. J'ai dû dire à cette occasion des choses désagréables à certains de nos alliés. J'ai dit ces choses pour hâter l'adoption de ce plan de coopération et de coordination que j'ai tant à cœur. Aujourd'hui l'opinion publique est saisie du projet. On en parle, non seulement en Angleterre, mais aussi en France et en Amérique. "

Ce discours batailleur, plein de mouvement, de nerf et d'énergie oratoire, a enlevé l'adhésion de la Chambre des communes. M. Lloyd George a été acclamé et les journaux ont proclamé qu'il avait remporté un grand triomphe.

\* \* \*

Son compagnon de voyage à Rome n'a pas été aussi heureux en France. Le 14 novembre M. Painlevé a été renversé par un vote de blâme. Sa chute toutefois n'a pas été due à la création du conseil militaire. Sur cette question, après avoir donné à la Chambre des explications complètes, il a pris cette attitude : "Le gouvernement a-t-il votre confiance ? A-t-il l'autorité nécessaire pour représenter la France à la prochaine conférence des Alliés ?" La Chambre a répondu affirmativement par un vote de 250 contre 192, ce qui lui donnait une majorité de 58 voix. C'était peu, mais c'était suffisant pour éviter une crise. Malheureusement pour le ministère, immédiatement après avoir remporté ce succès relatif, il essaya de faire ajourner la discussion sur les scandales récents, sur les accusations de complots royalistes, et sur celles de trahison portées contre M. Malvy, jusqu'après le 30 novembre, c'est-à-dire jusqu'après la conférence inter-alliée. Il ne put réussir à l'obtenir et fut battu par un vote de 277 voix contre 186. Sur ce, le gouvernement remit sa démission au président de la république.

M. Painlevé était premier ministre depuis le 14 septembre dernier. Il avait succédé à M. Ribot, qui était cependant resté ministre des affaires étrangères. Le 22 octobre, l'hostilité des socialistes à la présence de M. Ribot dans le cabinet avait amené M. Painlevé à se démettre une première fois. Mais le président avait refusé d'accepter cette démission. M. Painlevé reprit le fardeau de l'administration, en remplaçant M. Ribot par M. Barthou.

Cette nouvelle crise ministérielle s'est terminée par la formation d'un cabinet Clemenceau. Ce vétéran politique a accepté la tâche que lui confiait M. Poincaré, et il a promptement composé son administration dont voici les principaux

membres : premier ministre et ministre de la guerre, M. Clemenceau ; ministre des affaires étrangères, M. Stephen Pichon ; ministre de la justice, M. Louis Mail ; ministre de l'intérieur, M. Jules Pams ; ministre des finances, M. Louis Klotz ; ministre de la marine, M. Georges Leygues ; ministre du commerce, M. Etienne Clémentel ; ministre des travaux publics, M. Albert Claveille ; ministre des munitions, M. Louis Loucheur ; ministre de l'instruction publique, M. Louis Laferrière ; ministre des colonies, M. Henri Cimon. M. Clemenceau a été favorablement accueilli par la presse. En ces derniers temps, il a été l'un des plus énergiques dénonciateurs de la propagande allemande en France, et l'on est convaincu qu'il est homme à mettre le fer rouge dans la plaie. L'opinion réclamait un homme énergique et intrépide. Et c'est ce qui a poussé M. Clemenceau au pouvoir.

Nos lecteurs savent que cet homme public est aux antipodes de nos idées et de nos principes sur bien des questions. Mais nous croyons, comme beaucoup de nos amis de France, qu'il peut faire en ce moment une besogne utile et pratiquer des amputations désirables. Le vieux tombeur de ministères, revenu encore une fois aux affaires d'une manière si imprévue, a fait sa déclaration devant les chambres à la séance du 20 novembre. Elle est vraiment pleine de souffle et d'éloquence nerveuse. Sa péroraison, dans laquelle il a montré les drapeaux français, tachés de sang et de larmes, revenant victorieux du front, au milieu des acclamations du peuple, a produit une émotion profonde. Presque toute la Chambre l'a saluée de ses applaudissements.

\* \* \*

La fin du mois de novembre semble être pour les Alliés plus propice que son début. La ruée allemande en Italie n'a

pu franchir la ligne de la Piave. Et voici qu'en France l'armée anglaise a remporté dans la région de Cambrai de glorieux succès qui promettent de faire tomber bientôt cette ville importante entre ses mains. La fameuse ligne de défense d'Hindenburg a été enfoncée sur une distance de plusieurs milles. Plusieurs milliers de prisonniers et un grand nombre de canons ont été capturés. C'est une réelle et magnifique victoire.

Au Canada, nous sommes en pleine élection générale. La lutte est très vive. La mise en nomination des candidats a eu lieu le 19 novembre. Il y a eu moins d'élections unanimes qu'on ne s'y attendait. La votation aura lieu le 17 décembre. La situation est complexe et grosse de périls.

**Thomas CHAPPAIS.**

Québec, 27 novembre 1917.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

---

UNE VIE INTIME, par Démians-D'Archimbaud. Un volume 16-16. Prix : 3 fr. 50. — Chez Plon-Nourrit, 8, rue Garancière, Paris—6e.

Les *Notes d'une infirmière* avaient révélé déjà de rares qualités d'observation, servies par une puissance d'expression qui rendait familiers tous les détails de l'immense holocauste offert par la jeunesse française au salut de tous. L'auteur nous dévoile, dans sa nouvelle oeuvre, infiniment attendrissante parce que profondément vraie, le secret, parfois poignant, des mille dévouements qui veillent au chevet des héroïques blessés et encouragent tant de héros obscurs à souffrir et à mourir. Ici, par exemple, celle qui console et se prodigue, est en apparence vouée au paisible bonheur d'une union légèrement disproportionnée à son *jardin secret*, que hante un souvenir inavoué, soudain ressuscité à la faveur d'un hasard de la guerre, dans le mélancolique décor d'une ambulance. Elle lutte contre l'attraction du passé, l'appel de l'amour. Puis, peu à peu, voyant tant de sacrifices s'accomplir autour d'elle, et si simplement, elle arrive à placer ses ambitions plus haut, à laisser sa destinée s'accomplir dans le sentier battu des devoirs certains. Et elle contribue, de ses mains, à l'anéantissement de son rêve égoïste, un instant caressé dans la fièvre contagieuse des émotions qui naissent du spectacle continu de l'héroïsme. Cette action pathétique s'encadre de descriptions des "maisons de souffrance" prises sur le vif de la réalité et d'anecdotes qui apparaissent comme des fragments d'épopée. Une noble figure de femme s'en détache, doublement auréolée par la charité agissante et par une haute abnégation.

\* \* \*

LES GRANDS JOURS DE FRANCE EN AMERIQUE (Mission Viviani-Joffre). 1 vol. in-16. Prix : 3 fr. 50. — Librairie Plon-Nourrit, Paris (6e).

L'auteur de ces "notes" d'une simplicité si émouvante en regard des grands faits qu'elles détaillent, a fait partie de la mission Viviani-Joffre aux Etats-Unis et lui a rendu des services extrêmement appréciés grâce à

sa parfaite connaissance de la langue anglaise et à son long séjour en Amérique avant la guerre. Il a redit, en des pages vibrantes et sincères, " l'enthousiasme violent d'un peuple debout pour la liberté du monde ", suivant l'expression même de M. Viviani, qui a tenu à les préfacer, le culte véritable de l'opinion de millions d'hommes libres pour les soldats de France, pour leur héroïsme tenace, digne de ceux des Thermopyles, le sentiment unanime qui s'affirme, là-bas, pour la nécessité d'une victoire complète, garantissant à jamais le droit des faibles. Cette évocation de manifestations qui consacrent une évolution décisive de l'histoire du monde se termine par le rappel impressionnant des journées américaines en France et nous montre un peuple idéaliste, accourant se ranger à nos côtés, prêt à donner une éclatante sanction à la politique sereine et forte qu'incarne la haute figure du président Wilson.

\* \* \*

ENTRE DEUX RIVES, par Paul Acker. 1 vol. in-16. Prix: 3 fr. 50. —  
Librairie Plon-Nourrit, Paris.

Ce roman de l'auteur qui a écrit le *Soldat Bernard*, le *Beau Jardin*, les *Demoiselles Bertram*, est l'expression posthume de son beau talent. Bien que la dernière partie soit restée à l'état d'esquisse, la pensée qui se dégage de l'ensemble est complète et les caractères ressortent avec un relief définitif. On sait l'admirable probité que l'éminent écrivain, ravi trop tôt à une brillante destinée littéraire par les devoirs cruels de la guerre, apportait à l'étude des plus hauts problèmes de morale. Dans ce récit infiniment douloureux et d'une réalité prenante, il oppose la nécessité de la morale traditionnelle à la fallacieuse et égoïste sensibilité, que les sophistes contemporains ont cachée sous la formule *vivre sa vie*. Un grand savant, au coeur tendre, en l'absence de sa femme folle, vouée, semble-t-il, à une fin inévitable, se trouve sans défense contre les tentations de la solitude. Mais ses prévisions ingénues sont déjouées, l'épouse légitime renaît à la santé, réclame ses droits et, tout à coup, le héros pitoyable de ce drame est mis en demeure d'opter entre le devoir certain et l'étrangère qui a comblé ses vœux en lui donnant un fils. Le dénouement, d'une tragique simplicité, remet toutes choses en place, mais en satisfaisant à cette mystérieuse loi de l'expiation qui exige le sacrifice pour prix du rachat des fautes en apparence les plus excusables.



CAUSERIES DU DIMANCHE. 1 vol. in-8. Prix : 1 fr. 20. — Maison de la Bonne Presse, Paris.

Avec la 13e série des *Causeries*, leurs rédacteurs avaient, sur de nombreuses demandes, essayé d'introduire plus de variété dans les sujets traités, en ne s'astreignant pas à un ordre logique. La nouvelle série présente la même particularité. On y a groupé divers sujets. Comme l'écrivait le Père Bailly à propos de la mort du Père Gerbier, qui fut le fondateur, et, durant longtemps, le rédacteur des *Causeries*, " leur simplicité, leur clarté, leur doctrine nette et sûre, ainsi que leur actualité, en ont fait un enseignement populaire ". — Nous rappelons une fois de plus que, pour distribuer avec plus de fruit les *Causeries du dimanche*, il faut avant tout les connaître et les choisir selon le milieu à évangéliser. Tous les numéros antérieurs sont en vente. Les demander à la Bonne Presse, ainsi que les remises pour la propagande.

\* \* \*

RETRAITES DE COMMUNION SOLENNELLE, par M. le chanoine Vaudon. 1 vol. in-12. Prix : 2 francs. — Chez Téqui, Paris.

" La première communion solennelle n'étant plus de fait et généralement parlant une première communion, l'esprit de la retraite préparatoire doit être quelque peu modifié. " Ainsi s'exprime Mgr l'archevêque de Tours dans la lettre qui sert d'introduction au *Triduum eucharistique* que publie M. le chanoine Vaudon. Le docte prélat ajoute qu'il faut " ouvrir le cœur des enfants " et que, dès lors, " l'esprit de confiance, l'esprit d'amour doit dominer ", et il félicite le prédicateur d'orienter ainsi les âmes vers " une vie eucharistique ". Mgr Nègre conclut : " Je recommande cet ouvrage au clergé et aux fidèles de mon diocèse. Ils y trouveront de la doctrine, de la piété, un profond et tendre respect des jeunes âmes qu'ils doivent à leur tour et à leur manière préparer à une vie de communion, le respect aussi de notre belle langue avec l'ardent amour de notre malheureuse et glorieuse patrie. " — A la suite de l'importante lettre du métropolitain de Tours, il y en a une autre qui est exquise, celle du curé dans la paroisse duquel cette *Retraite de Pagneau* a été prêchée. Nous n'en détachons qu'une phrase : " Je m'applaudis d'avoir contribué par mes instances à la publication de cette retraite qui écarte l'ennui du " déjà vu ", tout en étant la plus pieuse et la plus bénie qu'il m'ait été donné d'entendre. "

LES SOURCES D'EAU VIVE, par M. le chanoine Poulin. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. — Chez Téqui, à Paris.

Sous ce titre paraît un nouveau recueil de sermons et allocutions de M. le chanoine Poulin, curé de la Sainte-Trinité. Le rapide succès du précédent recueil paru chez de Gigord attend sûrement le nouvel ouvrage de l'éloquent et sympathique prédicateur. — Ce livre, d'une doctrine sûre et élevée, écrit avec une chaleur communicative, fera le plus grand bien à tant d'âmes qui ont besoin de lumière et de paix.

\* \* \*

VEILLEZ ET PRIEZ, par M. l'abbé Maurice Bouvet. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr. 75. — Chez Gigord, 15, rue Cassette, Paris.

Ce livre est un guide de l'enfant chrétien de la 10<sup>e</sup> à la 14<sup>e</sup> année. — Il comprend 40 lectures réparties sous les titres suivants : 1<sup>o</sup> Lectures préparatoires à la première communion solennelle (1-3) ; 2<sup>o</sup> Réflexions sur la vie chrétienne (4-14) ; 3<sup>o</sup> Les vertus de N.-S. J.-C. (15-30) ; 4<sup>o</sup> L'Eucharistie (31-37) ; 5<sup>o</sup> La Confirmation (37-40). — Chaque lecture comprend un entretien de deux ou trois pages, une histoire tirée de la vie des Saints, un bref examen de conscience suivi de directions positives pour la pratique des vertus, une prière souvent choisie parmi celles de la Liturgie. — Le livre contient en appendice des conseils pour la retraite, un examen de conscience, les formules de la rénovation des vœux du baptême et l'exposé des cérémonies et prières de la confirmation. — Le souci d'être d'abord simple et pratique a tout inspiré.

\* \* \*

JOURNAL ET PENSEES DE CHAQUE JOUR, par Mme Elisabeth Leseur, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. — Chez Gigord, à Paris.

Sous ce titre bien modeste, *Journal et Pensées de chaque jour*, paraît un ouvrage posthume, livre d'une grande beauté, inspiré par une vie chrétienne intérieure, pleine et forte, et d'une élévation singulière. L'auteur, Mme Elisabeth Leseur, y consignait ce que son examen de conscience ou sa méditation suggérait à sa pensée religieuse. C'est l'histoire d'une âme, histoire émouvante d'une âme exceptionnellement sainte, bien que vivant dans le monde, que retrace ce volume. — C'est aussi un véritable

traité de la souffrance. L'auteur a connu celle-ci, sous tous ses aspects, et elle a su la transformer en mérites par son admirable soumission à la volonté divine. En cela, ce livre est singulièrement opportun; il répond aux profonds besoins moraux des heures tragiques que nous traversons.— Beauté de la forme, abondance de sève évangélique, richesse de vie mystique, sûreté de la doctrine se trouvent réunies dans ces pages d'où toute vaine littérature est bannie.

\* \* \*

LA POURSUITE DU VENT, par M. E.-M. Benech. 1 vol. broché. Prix : 3 fr. 50. — Chez Figuière, 7, rue Corneille, à Paris.

Dans la belle préface qu'il a écrite pour le premier livre du sous-lieutenant Benech, M. Henry Bataille insiste sur la sincérité de cette oeuvre. La sincérité en est, en effet, la qualité maîtresse, et c'est par elle que le poète a été amené tout naturellement à donner à son ouvrage la forme d'une sorte d'autobiographie. — C'est d'abord dans la première partie les émotions de l'adolescence, toujours exprimées avec concision, par une image saisissante, parce que très simple et très exacte. (Voir p. 16 et p. 45). Puis c'est le départ pour Paris où la sensibilité se complique (p. 134), où l'on poursuit sans relâche, les mains désespérément tendues, des bonheurs fugitifs, fantômes dans le vent. — C'est enfin et surtout les poèmes de guerre où M. Benech s'est efforcé d'être d'autant plus simple et plus vrai que le conventionnel y est plus insupportable. Ce qu'il a noté de sa plume exacte et sobre ce sont les impressions vécues chaque jour (p. 159, p. 165, p. 170), par un homme emporté avec la foule des autres dans le grand ouragan.

\* \* \*

## TABLES

---

### 10 TABLE DES SOMMAIRES

- JULLET. — I Le soin des soldats blessés (*Dr B.*), p. 1. — II L'inspiration dans la poésie française (*suite et fin*) (*René Gautheron*), p. 16. — III Comment nous sommes les héritiers de la civilisation gréco-romaine (*suite*) (*M. Tamisier*), p. 36. — IV Observations typographiques (*Etienne Blanchard*), p. 53. — V A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 61. — VI Notes bibliographiques (\*\*\*) , p. 78.
- AOÛT. — I Autour d'un mot fameux (*Emile Chartier*), p. 81. — II Descente des rapides (*Ernest Marceau*), p. 98. — III Comment nous sommes les héritiers de la civilisation gréco-romaine (*suite et fin*) (*M. Tamisier*), p. 108. — IV Ballades populaires (*Marius Barbeau*), p. 124. — V Pensées et fragments (*Père Hugolin*), p. 130. — VI Le français des annonces (*Etienne Blanchard*), p. 136. — VII A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 141. — VIII Notes bibliographiques (\*\*\*) , p. 157.
- SEPTEMBRE. — I Les coquelicots (*Le frère Gilles*), p. 161. — II Mgr Baudrillart et l'effort canadien (*à suivre*) (\*\*\*) , p. 165. — III La lecture expliquée des auteurs classiques (*Le chanoine Decelles*), p. 180. — IV A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 190. — V Chronique des revues (*Elie-J. Auclair*), p. 208. — VI Notes bibliographiques (\*\*\*) , p. 236.
- OCTOBRE. — I Science et foi (*Léonidas Perrin*), p. 241. — II Les oeuvres d'art mutilées (*Edmond Jaloux*), p. 248. — III Grammaire historique du français. (*Père D. Charette*), p. 253. — IV Sciences naturelles au Canada (*Frère Marie-Victorin*), p. 272. — V Les missionnaires au Canada (*Benjamin Sulte*), p. 293. — VI A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 304.
- NOVEMBRE. — I L'étude de la médecine et ses diverses étapes (*Dr L.-E. Fortier*), p. 321. — II Sciences naturelles au Canada (*suite et fin*) (*Frère Marie-Victorin*), p. 339. — III Mgr Baudrillart et l'effort canadien (*suite*) (\*\*\*) , p. 359. — IV Les officiers d'état-major sous le régime français (*à suivre*) (*Pierre-Georges Roy*), p. 375. — V A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 385.

- DÉCEMBRE. — I Trois professeurs soldats (*René Gautheron*), p. 401. —  
 II Mgr Baudrillart et l'effort canadien (*suite et fin*) (\*\*\*) , p. 421. —  
 III Le Noël d'un tambour à Ville-Marie (1665) (*Louis-Raoul de Lormier*), p. 437. — IV Ballades françaises (*Marius Barbeau*), p. 448. —  
 V A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 454. —  
 VI Notes bibliographiques (\*\*\*) , p. 471. — VII Tables (\*\*), p. 476.

## 2o TABLE DES CHRONIQUES

### A.—A TRAVERS LES FAITS ET LES OEUVRES (*Thomas Chapais*)

- JUILLET. — La guerre. — *Statu quo* sur le front oriental. — Succès anglo-français sur le front occidental. — Le recul d'Hindenburg. — En Angleterre. — La convention irlandaise. — Un discours de sir Edward Carson. — En France. — Le cabinet Ribot. — La paix française. — Séances secrètes. — Une résolution significative. — Discours de M. Ribot. — Catholiques français et catholiques allemands. — La situation russe. — Relations du nouveau gouvernement avec les Alliés. — Mauvaises dispositions des révolutionnaires russes. — Les notes des Alliés. — Les perspectives s'améliorent. — La voix du pape. — Au Canada. — La conscription .....p. 61
- AOÛT. — La guerre. — Reprise d'offensive par les Russes. — Quelques succès. — Contre-offensive austro-allemande. — Déroute russe. — Guerre civile à Saint-Pétersbourg. — Triste bilan de la révolution. — Sur les autres fronts. — En Angleterre. — Remaniements ministériels. — Démission d'Austen Chamberlain. — Rentrée de Winston Churchill. — Un discours de Lloyd George. — A propos de la guerre sous-marine. — La question irlandaise. — La menace des Sinn-Feiners. — Une crise politique en Allemagne. — Démission de Bethmann-Holweg. — Un nouveau chancelier. — La situation à Ottawa. — La conscription. — La prolongation du terme parlementaire. — Les élections générales .....p. 141
- SEPTEMBRE. — La guerre. — Recul russe. — Victoires franco-anglaises sur le front occidental. — La situation. — Un exposé de M. Lloyd George au parlement britannique. — La guerre sous-marine. — La question des subsistances. — Les opérations militaires. — A propos du congrès de Stockholm. — La démission d'un ministre. — Au parlement français. — Déclarations de M. Ribot. — Un grand événement. — La note du pape aux Puissances. — Sa portée. — Son influence. — Au Canada. — La conscription .....p. 192
- OCTOBRE. — La situation militaire. — Les événements de Russie. — Guerre civile; discordes intestines. — En Angleterre. — Un discours de Lloyd George. — La marotte démocratique. — La convention irlandaise. —

Pronostics favorables de sir Horace Plunkett. — Une crise ministérielle en France. — Démission du ministère Ribot. — Un cabinet Painlevé. — La réponse de M. Wilson à la note pontificale. — Un réquisitoire contre l'Allemagne. — Attitude extraordinaire. — M. Wilson ne veut pas traiter avec les gouvernements. — Enormité diplomatique. — Les réponses de l'Allemagne et de l'Autriche. — Prorogation de notre session fédérale. — La question de la conscription. — Les opinions en présence .....p. 304

NOVEMBRE. — La guerre. — Nouvelles défaites russes. — Victoires anglo-françaises. — L'armée de Salonique. — L'anarchie russe. — Une déclaration allemande. — Impudence et inconscience. — Le chancelier allemand. — Une séance dramatique au Reichstag. — Mutinerie dans la flotte allemande. — Des députés socialistes accusés. — En France. — L'affaire Daudet-Malvy. — Un ancien ministre dénoncé pour trahison. — Un article de Maurice Barrès. — Nouvelle crise ministérielle. — Le congrès socialiste de Bordeaux. — La conférence de Stockolm. — L'interdiction gouvernementale. — Un programme de paix. — La question de l'Alsace-Lorraine. — Au Canada.....p. 385

DÉCEMBRE. — Un mois fertile en événements. — Le gâchis russe. — Anarchie et guerre civile. — Une déclaration de M. Kerensky. — Redressements nécessaires. — La ruée austro-allemande en Italie. — Une série de défaites. — Crise ministérielle à Rome. — Les Alliés à la rescousse. — Un conseil militaire inter-allié. — Le discours de M. Lloyd George à Paris. — Vive émotion en Angleterre. — Un dramatique débat. — Interpellation de M. Asquith. — Réponse énergique de M. Lloyd George. — Triomphe oratoire. — La chute de M. Painlevé. — Avènement imprévu de M. Clemenceau. — Sa déclaration ministérielle. — Victoires anglaises dans le Cambrésis. — Au Canada.....p. 454

#### B. — CHRONIQUE DES REVUES (*Elic-J. Auclair*).

SEPTEMBRE. — La troisième année de guerre (Bilan général—le *Devoir* de Montréal, 28 juillet 1917). — La ville-marraine de l'Amérique (Article de M. Emile Hinzelin—le *Gaulois* de Paris, 10 avril 1917). — Un méconnu—Louis XVI et l'indépendance des Etats-Unis (Article de M. Frédéric Masson, de l'Académie française, 11 juin 1917). — A propos du 4 juillet 1776 (Article de T. T., la *Croix* de Paris, 4 juillet 1917). — Ce que les Etats-Unis ont gardé de la France et de ses institutions (Allocution de M. Guthrie en présence de M. Viviani, à New York, 11 mai 1917). — L'ambulance morale des soldats et du peuple (A propos d'une allocution de Mgr Tissier, évêque de Châlons, 30 mai 1917). — L'ascension française (A propos de la réception à l'Académie française de M. Alfred Capus par M. Maurice Donnay et d'un livre *La famille française* de M. Henri Lavedan—Communication du comité catholique de propagande française à l'étranger, juillet 1917) ..p. 208

## 30 TABLE DE LA BIBLIOGRAPHIE

PAGES

Apprêts (Les) du beau jour de la vie, 35e édition 1917, augmentée du décret <i>Quam singulari</i> , par l'abbé Fliche.....	160
Autels (Les) morts, pages de deuil et d'héroïsme, par M. Reynes-Monlaur, avec préface du Père Mainage.....	79
Captifs (Les) délivrés (Douaumont—Vaux—21 octobre—3 novembre 1916), par le capitaine Henry Bordeaux.....	240
Causeries du dimanche.....	473
Chants du soir, par Adolphe Poisson.....	236
Femmes (Les six) et l'invasion (août 1914—février 1916), par Marguerite Yerta.....	239
Jésus-Christ veut des prêtres, par Mgr J. Millot, vicaire général de Versailles .....	80
Journal et pensées de chaque jour, par Mme Elisabeth Leseur.....	474
Jours (Les grands) de France en Amérique (Mission Viviani-Joffre)	471
Kantisme et modernisme, par l'abbé Van Loo.....	157
Les deux guerres (1870-1871 et 1914-1916), images et souvenirs, par Henry Cochin .....	78
Mélanges historiques et littéraires, par L.-O. David.....	237
Paix (La) et le devoir actuel de la guerre (1917), par Mgr Quilliet, évêque de Limoges.....	239
Poursuite (La) du vent, par M. E.-M. Benech.....	475
Première (La) année de guerre: <i>L'Histoire de la guerre</i> (tableaux extraits de <i>l'Etoile noëliste</i> ).....	238
Providence (La) (1917), par S. Em. le cardinal Amette.....	238
Question (La) sociale et nos devoirs de catholiques, par le Père Joseph-Papin Archambault .....	236
Retraites de communion solennelle, par M. le chanoine Vaudon.....	473
Rives (Entre deux), par Paul Acker.....	472
Sainte Paule, par le R. P. Raymond Génier, des Frères Prêcheurs...	78
Sources (Les) d'eau vive, par M. le chanoine Poulin.....	474
Tableaux synoptiques de l'histoire du Canada (1700-1900), par le Père Lejeune, o. m. i.....	157
Veillez et priez, par M. l'abbé Maurice Bouvet.....	474
Vérité et vérités, au fil de la guerre, par Mgr J. Tissier, évêque de Châlons .....	80
Vie (Une) intime, par Démians-D'Archimbaud.....	471
Voies (Les) de Dieu, <i>Histoire d'une conversion</i> , par B. Mine-Julien, avec une préface, par le R. P. Mainage.....	160

## 40 TABLE GENERALE PAR ORDRE ALPHABETIQUE

PAGES

A travers les faits et les oeuvres ( <i>Thomas Chapais</i> ).....	61, 141,	
.....	190, 304, 385,	454
Autour d'un mot fameux ( <i>Emile Chartier</i> ).....		81
Ballades françaises ( <i>Marius Barbeau</i> ).....		448
Ballades populaires ( <i>Marius Barbeau</i> ).....		124
Bandrillart (Mgr) et l'effort canadien (***).....	165, 359,	421
Chronique des revues ( <i>Elie-J. Auclair</i> ).....		208
Comment nous sommes les héritiers de la civilisation gréco-romaine ( <i>M. Tamisier</i> ).....	36,	108
Coquelicots (Les) ( <i>Le frère Gilles</i> ).....		161
Descente des rapides ( <i>Ernest Marceau</i> ).....		98
Etude (L') de la médecine et ses diverses étapes ( <i>Dr L.-E. Fortier</i> ).....		321
Français (Le) des annonces ( <i>Etienne Blanchard</i> ).....		136
Grammaire historique du français ( <i>Père D. Charette</i> ).....		253
Inspiration (L') patriotique dans la poésie française: Au grand siècle ( <i>René Gautheron</i> ).....		16
Lecture (La) expliquée des auteurs classiques ( <i>Le chanoine Decelles</i> ).....		180
Missionnaires (Les) au Canada ( <i>Benjamin Sulte</i> ).....		293
Noël (Le) d'un tambour à Ville-Marie (1665) ( <i>Lous-Raoul de Lormier</i> ) .....		437
Notes bibliographiques (***).....	78, 157, 236,	471
Observations typographiques ( <i>Etienne Blanchard</i> ).....		53
Oeuvres (Les) d'art mutilées ( <i>Edmond Jaloux</i> ).....		248
Officiers (Les) d'état-major sous le régime français ( <i>Pierre-Georges Roy</i> ) .....		375
Pensées et fragments ( <i>Père Hugolin</i> ).....		130
Professeurs (Trois) soldats ( <i>René Gautheron</i> ).....		401
Science et foi ( <i>Léonidas Perrin</i> ).....		241
Sciences naturelles au Canada ( <i>Frère Marie-Victorin</i> ).....	272,	339
Soin (Le) des soldats blessés ( <i>Dr B</i> ).....		1